LA MARMOTE PHILOSOPHE.

TOME TROISIÉME.

LA MARMOTE PHILOSOPHE,

OU

LA PHILOSOPHIE EN DOMINO,

PRÉCÉDÉE

DES AMOURS MAGIQUES,

ET SUIVIE

De la Nouvelle Folle Anglaise et de plusieurs autres Nouvelles et Opuscules ;

Par Mme. FANNY DE BEAUHARNAIS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ÉCONOMIQUE,

Rue de la Harpe, No. 94, ancien Collége d'Harcourt.

1810.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

ON a tiré des Œuvres de Bandel l'Histoire que l'on va lire, et cette Histoire a été autrefois traduite par Belle-Forêt, auteur infatigable du quinzième siècle, qui a toujours écrit dans une prose lâche et rampante, et qu'il est impossible de lire. Un homme aussi distingué par ses talens et son savoir, que par les places importantes qu'il a occupées, M. le Marquis de Paulmy, vait engagé, il y a environ vingt ns, l'auteur de Stéphanie, à traduire cette Histoire; c'est-à-re, à lui donner une forme qui

la rendît susceptible de quelque intérêt, et il se proposait de l'insérer dans la Bibliothèque des Romans, collection agréable à laquelle il travaillait alors. Des maladies et d'autres évènemens imprévus ne permirent point à Mme. FANNY DE BEAUHARNAIS de s'occuper tout de suite de ces bagatelles ; elle y a mis enfin la dernière main, en se permettant des changemens et corrections considérables. C'est bien plus son ouvrage que celui de Bandel qu'elle donne, et elle désire que le Public lui en sache gré : c'est la seule récompense qu'elle attende d'un travail qui n'a été, pour elle, qu'une distraction.

HISTOIRE

DE VIOLENTE ET OCTAVE,

TIRÉE DE CELLES DE BANDEL.

RIMINI, l'une des plus anciennes cités de cette partie de l'Italie, que l'on nomme à présent *la Romagne*, est située assez près de la mer Adriatique, et entourée d'un grand nombre de collines fertiles et riantes. La maison de Malatesta était, au 15e. siècle, en possession de la seigneurie de cette ville : elle lui appartint jusqu'en l'année 1528, qu'elle en fut dépouillée par le pape Clément VII, qui en resta maître.

Pandolphe Malatesta, le dernier des seigneurs de Rimini, fut contraint de se retirer à Ferrare, où il mourut pauvre et abandonné. Pendant le cours de la domination de ces seigneurs, un de leurs

parens, nommé Octave, jouissait, dans Rimini, d'une fortune moins éclatante, et que quelques personnes trouveront plus digne d'être enviée. Il était jeune, bien fait, d'une figure charmante, et paraissait né pour les délicieux plaisirs de l'inconstance. Toutes les belles le distinguaient : toutes agréaient volontiers les hommages qu'il leur offrait indistinctement. On l'appelait *leur favori*. Ces messieurs-là, qui ne sont amans que d'eux seuls, ne laissaient pas alors de se croire fort heureux.

Enfin, la gloire dangereuse de faire connaître un autre bonheur à Octave, était réservée à une des plus jolies personnes du monde, d'ailleurs, la moins citée de toutes ; on la faisait vivre fort solitaire, et elle voulait absolument n'aimer que son époux, quoiqu'il fût triste et vieux comme le temps. A ce défaut près, qui est bien quelque chose, il méritait les bonnes intentions et la conduite

jusques-là exemplaire de son épouse ; il avait des vertus, des complaisances, des égards, tout ce qu'on estime, en un mot, mais, par malheur, aucun des agrémens qu'on aime ; et, selon l'usage, les parens de la jeune épouse n'y avaient pas songé.

Violente (c'était le nom de cette jolie personne, on la verra ne le justifier que trop) était loin de soupçonner à quelles passions impérieuses la nature, dans sa libéralité cruelle, l'avait soumise : elle se flattait de ne jamais appartenir qu'à la reconnaissance. Ce sentiment lui allégeait ses ennuis, et, quoiqu'ils fussent bien profonds, le remords du moins n'approchait point son cœur. S'il arrivait souvent qu'un attrait inconnu la fît soupirer, rêver et s'attendrir, elle jouissait même alors de la sécurité de son innocence. Elle la conservait au milieu du trouble de ses songes et des regrets que lui coûtait son réveil. Tout cet en-

chantement douloureux n'avait point d'objet, et toujours la présence de son vieux mari dissipait les doux prestiges dont elle était environnée.

La belle Violente ignorait encore la cause de sa langueur, lorsque Octave vint demeurer vis-à-vis de la maison qu'elle occupait. Le seul jardin de Violente séparait leurs habitations. Dès les premiers regards qu'ils jetèrent l'un sur l'autre, une sympathie secrète unit à jamais leurs ames et leurs destinées. Mais Octave seulement osa s'avouer ce qu'il ressentait, et peut-être viendra-t-il des jours où l'on en sera surpris. Cependant Violente n'avait déjà, sur ce qu'elle éprouvait, que les incertitudes d'un cœur qui tremble de s'éclairer. La nature entière prit à ses yeux une forme nouvelle. L'espèce de captivité où vivent les femmes de sa nation, cessa de lui paraître un préservatif heureux contre les écueils du monde et les dangers

de l'âge et de l'inexpérience. L'éducation, l'habitude, une sorte de dévouement aux usages des lieux où l'on respire et où l'on a vu le jour, n'eurent point le pouvoir de rappeler sa raison; plus d'adoucissemens à sa solitude, rien n'avait été épargné pour l'embellir. Mais qu'est-ce, hélas! que de la magnificence? Panulphe (c'était le nom de son mari) lui donnait des petites fêtes qui ne la rendaient que plus triste: ses soins, ses dons, tout ce qu'il faisait pour elle la désespérait. Chaque bienfait était un nouveau tourment: chaque vertu de son époux la rendait plus coupable à ses propres yeux: infortunée qu'elle est! ses principes, ses sentimens, sa reconnaissance, ses devoirs et ses remords déchirent à l'envi son cœur, et tout le livre au trop cher ennemi de son repos.

De son côté, Octave était en proie à tous les feux de l'amour: personne ne le reconnaissait, et lui ne s'étonnait que

de n'avoir pas été toujours le même : rien, entr'autres, ne le surprenait davantage que ses succès si peu mérités auprès d'un sexe qui désormais n'existait pour lui que dans la seule personne de Violente : il pleurait les fausses félicités dont il avait pensé être victime ; la perte immense d'un temps sans retour, qu'alors on croyait celle de soi-même ; en un mot, tous les momens de sa vie qui le rendaient moins digne de Violente. A peine espérait-il pouvoir jamais le redevenir, et cependant il murmurait au fond de son ame des prétendues rigueurs dont elle l'accablait.

Les amans, depuis des siècles, ont cette mauvaise habitude.

Ce n'était pourtant point du courroux; c'était le trouble le plus vif. C'était tout ensemble le plus tendre effroi et le plus timide embarras qu'il aurait pu lire dans les yeux de Violente : ils ne se parlaient point ; ils ne se voyaient qu'à leurs fe-

nêtres. Octave ne quittait plus les siennes, d'où il découvrait tout ce qui se passait dans le jardin de Violente. Ce jardin n'était point gardé, comme son appartement, par des jalousies qui ne s'ouvraient jamais : des mains savantes y avaient dessiné un parterre admirable, et secondé les beautés de la nature. Longtemps Violente ne s'en était pas aperçue, et elle continuait à ne point se douter que toutes les richesses de l'art étaient renfermées dans son palais ; comme s'il n'y avait que ses jardins qui fussent dignes d'attirer ses regards, ou comme si elle les voyait pour la première fois, son cœur y découvrait mille charmes, qu'elle n'y avait pas même soupçonnés avant qu'Octave produisît cette métamorphose. La nuit venait trop tôt la forcer à les abandonner, et elle ne les quittait jamais qu'en soupirant.

Panulphe, qui n'avait décoré, avec tant de pompe, les lieux qu'habitait sa

jeune épouse, que par la seule ambition qu'ils lui devinssent agréables, était comblé d'y avoir à la fin réussi. Cette victoire, qu'il attribua aux belles statues de son parc, le rendit d'une si grande profusion, et sur-tout dans ce genre, que Violente ne savait plus comment faire pour l'empêcher de lui en procurer, à chaque instant, de nouvelles. Lui-même aurait volontiers pris leur place, tant il était empressé de lui plaire, et ravi d'en avoir trouvé le moyen! Violente reçut les témoignages de sa joie avec une contrainte qu'heureusement il ne remarqua pas. Jamais elle n'avait moins mérité qu'il fût si content.

Elle était, il est vrai, déterminée à toujours souffrir, à toujours renfermer son amour; mais cet amour ne faisait que s'accroître: il n'était plus temps de le vaincre, pas même de le combattre; elle se livrait à son excès, elle se dévouait aux tourmens, aux larmes, à tous les

maux, et tous lui étaient chers : Octave en était l'objet. Elle avait opposé en vain, au penchant de son cœur, et aux progrès trop rapides de l'amant, à qui il ne manquait pas un seul moyen de séduction, ce qu'elle devait à un époux bon, attentif et même amoureux de son mieux, mais, hélas ! d'une caducité effrayante : sa vue, en opposition à l'image enchanteresse d'Octave qui la poursuivait sans cesse, l'empire insurmontable de l'un et les droits sacrés de l'autre, produisirent le déchirement, puis la révolte, dans une ame aussi fière, aussi exaltée qu'indépendante, ses plaintes amères, ses trop justes regrets et ses murmures contre la destinée.

Un jour que Violente s'était abandonnée à sa douleur auprès d'une statue de l'amour, qui était placée vis-à-vis des fenêtres d'Octave ; elle s'avance jusqu'aux pieds de la statue : elle s'y laisse tomber sur des marches en amphithéâtre

de myrthe et de rose, et s'y abîme dans la plus profonde rêverie. Cher amant! disait-elle bien bas, si tes regards charmans et le trouble qu'ils me causent ne m'ont point abusée, la même flamme nous consume; nos vœux, nos soupirs, nos pleurs se répondent; et puissent, hélas! puissent tes tourmens ne jamais égaler les miens! En achevant ces mots, elle tourne languissamment de beaux yeux baignés de larmes vers la maison où Octave passait toutes ses journées à la contempler. Que devint Violente en apercevant son amant à genoux, les bras étendus vers elle, pâle, immobile et presque expirant de l'état où il la voit? Un cri douloureux leur échappe. Panulphe entend celui de son épouse: il accourt effrayé. La fenêtre d'Octave se ferme: Violente s'évanouit: son mari appelle du secours; il lui prodigue les soins les plus tendres: on la transporte dans son appartement: bien des heures

s'écoulèrent sans qu'elle y donnât le moindre signe de connaissance.

Violente ne revint qu'à regret à la vie : son attachement pour Panulphe, la gêne où il la retenait, et plus que tout, la pureté de ses intentions, l'empêchaient d'envisager d'autre terme à ses maux que la mort. En reprenant ses sens, elle fut saisie d'un délire qui désespéra Panulphe, et pourtant il ne savait pas combien il avait à s'en fâcher.

Huit jours se passèrent ainsi, et, tant qu'ils durèrent, Octave ne quitta point son poste de la fenêtre ; ses yeux étaient toujours fixés à la même place, où leurs ames déchirées avaient paru si bien s'entendre ; il appelait Violente sans cesse, et l'appelait en vain ; ses cris, ses protestations, ses sermens, ses reproches, se perdaient dans le vague des airs : les heures du repos ne suspendaient point ses plaintes ni son supplice. Il osait même accuser celle qu'il aimait, celle

qui, mourante alors pour lui, en rendait grace à l'amour.

Octave n'était donc pas exempt des défauts de son sexe. Octave lui-même, quoique le plus parfait des amans, s'était flatté trop tôt d'une victoire qu'il n'avait pas encore méritée; et, au moindre revers, il croit que Violente le hait; mais comme sa passion était de l'autre siècle, il ne passa point de l'injustice à la présomption, et fut rendu au timide espoir du sentiment. Eh! qui pourrait, se demandait-il, ne pas du moins accorder quelqu'intérêt à la flamme ardente qui n'a éclaté que dans mes yeux, et ne s'est exprimée que par mon adoration soumise? O Violente, ajoutait-il! cet hommage pur, cet encens religieux, ce culte, tel que le demande la Divinité, n'a point dû vous déplaire! que dis-je? il est digne de vous toucher. Pourquoi? pourquoi donc me fuir? qu'ai-je fait pour m'attirer un traite-

ment si cruel ? ai-je manqué de prudence ? vous ai-je compromise par d'indiscrets éclats ? mon courage a été plus qu'humain : j'ai vu couler vos larmes : vous avez daigné répondre à mes cris ; et, résistant à mon cœur. . . . au vôtre même, je n'ai point franchi les odieuses barrières qui nous séparaient. Brûlant de m'exposer à tout, mais retenu par l'effroi de vous exposer peut-être, je n'ai point volé à vos pieds ; je ne vous ai point enlevée au mortel heureux qui vous possède : j'ai résisté à mon amour effréné : j'ai surmonté mes transports jaloux : jusques dans mon désespoir je me suis commandé, et quel en est le salaire ? La privation affreuse de votre vue adorée, du seul bien qui existe pour moi.

Octave dit beaucoup de choses encore, et prit la résolution de les écrire. L'embarras était de faire remettre sa lettre. Mais à quoi ne parvient pas un

véritable amant? Celui-ci gagna celle des femmes de Violente qu'elle traitait avec le plus de bonté. On se doute que l'officieuse suivante aurait eu la fortune entière d'Octave, si elle l'avait exigée, pour prix de sa commission. Elle n'accepta que sa reconnaissance, et ne se rendit qu'à la délicatesse qu'elle aperçut dans ses sentimens. Cette fille servait Violente avec une affection rare. Ni le trouble nouveau dont sa maîtresse était agitée, ni même la cause de ce trouble n'avaient pu échapper à la pénétration et encore moins à l'attachement de Nérine (c'était le nom de la suivante): elle avait été témoin de la répugnance extrême de Violente pour le vieillard respectable à qui ses parens l'avaient unie: souvent ses larmes amères avaient coulé devant Nérine, qui n'avait jamais manqué d'y joindre les siennes. Elle pensait donc avoir des droits à la confiance de sa maîtresse, bien d'autres

que Nérine l'auraient pensé à moins.

Mais depuis que Violente ne s'appartenait plus, rêveuse, solitaire, préoccupée, répondant à peine, n'écoutant point, elle semblait même importunée de la présence de Nérine, et cette dernière prit d'abord patience. Mais comme tout ce silence-là devenait trop long pour ses forces, le message secret d'Octave vint l'en tirer très-à-propos. On se souvient du refus qu'elle fit de ses présens ; bientôt elle lui parla en ces termes : Seigneur Octave, laissez-là mon désintéressement. Le plus grand service que vous puissiez me rendre, est de m'écouter. Je me nomme Nérine. J'ai six ans de plus que ma maîtresse, qui n'en a que vingt, et elle a de plus que moi mille et mille charmes : n'importe, j'ai été aimée : j'ai peut-être aimé à mon tour, et cela ne me rendait ni muette, ni malade, ni chagrine ; au contraire.... ma trop sensible maîtresse est bien différente : elle se

désole, s'obstine à se taire, me force à l'imiter. Hélas! il n'y va pas moins que de nous tuer l'un et l'autre. Vous me prouvez, en me faisant venir, que vous n'êtes point aussi mystérieux qu'elle; et je vous en sais gré : mais défiez-vous avec moi des demi-confidences. Êtes-vous amant discret? serez-vous toujours fidèle? n'adressez-vous vos vœux à ma maîtresse, que parce qu'elle est jolie comme l'amour même? est-il bien sûr qu'elle vous inspire une passion à toute épreuve? examinez enfin vos sentimens, expliquez-les moi au plus juste, et n'exigez point que je vous serve, si vous ne vous en sentez parfaitement digne?

Les protestations, les transports, les sermens d'Octave avaient ce caractère de vérité auquel on ne peut se méprendre. Nérine crut à son amour, lui promit son zèle, et y fut sur-tout déterminée par la douleur qu'il montra en apprenant que Violente était malade.

Nérine pleura, lorsqu'il lui peignit tout ce qu'il avait souffert ; elle sanglotta quand il en fut à ses tourmens, à ses résolutions contre lui-même, à toutes les horreurs de son sort, depuis que Violente ne s'était offerte à sa vue. Voilà qui crie vengeance, répétait Nérine. Si on la laisse faire, il n'y aura incessamment qu'à nous enterrer tous trois, et même le seigneur Panulphe, qu'il faut sauver comme sa femme, sans le consulter.

J'espère, ajouta Nérine, en jetant les yeux sur un porte-feuille ouvert, que ces chiffons de papier ne peuvent être autre chose que des déclarations à ma belle maîtresse : donnez-les moi. Elles nous seront utiles. C'étaient des fragmens de lettres écrites avec tout le désordre de l'amour le plus extrême, et puis des vers sans esprit, chefs-d'œuvres de la passion : Nérine les emporta.

Avant de s'en aller, elle lui recom-

manda de se pourvoir, aussitôt qu'elle serait partie, d'une robe traînante et d'un bonnet de docteur. Je lui protesterai, ajouta Nérine, que vous m'avez sauvé la vie ; et, en effet, je ne me sentais pas bien avant que vous m'eussiez mandée pour causer avec vous. Il n'y a que de parler un peu qui nous fasse vivre, nous autres filles : jugez donc si je vous suis dévouée. Adieu, seigneur Octave, je ne dis plus qu'un mot. Le seigneur Panulphe est absent ; il restera deux jours ; c'est le ciel qui le permet : c'est à nous d'en profiter. Je vais vous devancer près de ma maîtresse : demandez Nérine dans une heure ; soyez le docteur Jéroni, et reposez-vous sur moi d'un succès qui vous est dû à tant de titres.

L'excessif ravissement d'Octave lui donnait absolument l'air d'un homme qui a perdu l'esprit ; tout en conjurant Nérine de se hâter de l'introduire chez

Violente, il la retenait pour qu'elle le lui jurât, sautait à son col, sans savoir qu'il l'embrassait, l'interrogeait pour l'interrompre, craignait de rêver, craignait tout, espérait tout, se sentait à-la-fois tremblant, incertain, décidé. Octave, en un mot, se possédait si peu, que Nérine, en s'écriant que les fous lui faisaient peur, s'échappe, et la voilà aussitôt chez Violente.

Madame, lui dit-elle, je n'y tiens plus : on meurt de se taire, et c'est très-mal finir. Nous voilà trois à qui votre silence coûtera la vie; vous, le seigneur Octave, et moi. En attendant, pas un de nous n'est reconnaissable. Pour ma part, je suis lasse de changer à vue d'œil, sans avoir à qui parler. Continuez, madame, sur ce ton lugubre, et quoiqu'à peine dans votre printemps, vous ne serez bientôt, ma foi! qu'une belle rose décolorée. Peut-être trouverez-vous à cela bien du courage.

Je n'y vois, moi, que de la cruauté. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! offense-t-on quelqu'un, en laissant voir un peu de compassion à l'amant le plus soumis, le plus tendre et le plus malheureux. Après tout, aimer son prochain est le premier devoir. Oui, madame, ce prochain, fût-il un ennemi, dès qu'il n'a peut-être qu'un instant à vivre, et que vous en êtes cause, dès qu'Octave se meurt de désespoir.... Octave se meurt, s'écrie Violente ! Elle fut long-temps à ne prononcer que ce peu de mots. Octave. . . . je serais cause. . . . reprit-elle encore ! ah ! Nérine, parle ! Celle-ci qui ne demandait pas mieux, apprit à sa maîtresse, avec la plus inconcevable volubilité, qu'elle n'était parvenue à empêcher Octave de mourir, qu'en se chargeant d'une lettre de lui ; et elle présente cette lettre à Violente, qui la repousse si doucement, si doucement, qu'aussitôt la suivante s'écrie : ô ma

chère maîtresse ! aurez-vous la cruauté de m'empêcher de vous la lire ? Violente n'en avait plus la force.

Nérine lut la lettre d'Octave, et même les vers qu'il y avait joints. Violente écouta, pleura, ne respira point pendant cette dangereuse lecture ; et à peine la laissa-t-elle finir, qu'emportée par un mouvement involontaire, elle prit les deux papiers, les posa sur son cœur, et les arrosa de ses larmes. On avertit alors Nérine qu'un médecin la demande. C'était, l'on s'en doute bien, le plus charmant Esculape de l'univers, le plus épris et le plus aimé, que l'Amour venait de métamorphoser en dieu de la médecine.

La suivante court, et elle l'introduit : ses jambes le soutenaient à peine. Ce qu'il a sollicité si vivement, est devenu l'objet de son tendre effroi. Si Nérine ne l'avait point querellé, si elle ne l'avait point forcé de la suivre, il serait resté

enchaîné par son amour. Octave se demandait ce qu'était devenue son audace naturelle ? Ce qu'elle était devenue ? ah ! dans un pareil moment, quiconque la conserve n'a jamais aimé. Nérine, sans tarder davantage, annonce le faux docteur Jéroni ; c'était le nom dont ils étaient convenus, et elle raconte des merveilles de lui à Violente, qui ne daigne pas seulement jeter un regard sur Octave travesti ; sur Octave partagé entre la crainte, la joie et l'admiration. Il n'avait encore aperçu Violente que de loin : il respirait près d'elle ; il découvrait des charmes qu'il n'avait qu'entrevus, et peut-être avait-il appréhendé que son cœur les exagérât. Mais quelque brûlant que fût ce cœur, lui-même n'avait pu aller au-delà des charmes de Violente.

Sa beauté était parfaite ; les larmes qu'elle venait de répandre faisaient briller ses grands yeux noirs d'un feu pénétrant ;

penétrant ; l'agitation que lui avaient causé les discours de Nérine, colorait son teint du brillant incarnat de la rose : à sa mélancolie se joignait quelque chose de si passionné, que le mortel à-la-fois le plus fier et le plus insensible n'aurait pu la voir dans cet état sans tomber à ses genoux : une partie de ses cheveux flottait sur sa tête ; l'autre voilait négligeamment un sein d'albâtre, et dont le mouvement précipité annonçait le désordre qu'il n'était plus en son pouvoir de renfermer : elle était à demi-couchée sur un lit de repos, la tête appuyée sur une de ses mains, et semblant dédaigner de jeter ses regards sur aucun autre objet que la lettre et les vers d'Octave qu'elle fixait tendrement.

A cette vue faite pour enivrer, à ce spectacle enchanteur, le plus passionné de tous les amans reste en extase, s'enhardit, s'avance, fait un pas, puis un autre, puis vole et se précipite aux

genoux de Violente. Elle, avec effroi, appelle Nérine, qui ne vient point. Le trouble de sa charmante maîtresse est au comble; Octave colle ses lèvres sur une de ses belles mains; il les couvre de baisers de flammes. Violente frémit, et souhaite et craint de se tromper. Bientôt son extrême désordre lui laisse à peine un léger doute. Octave veut articuler quelques mots; il ne peut s'exprimer que par son silence et ses transports; mais enfin le bonnet qui le déguise, la grande perruque qui cache ses beaux cheveux, la robe dont il est enveloppé, tombent en même-temps. Violente ne sait où elle est, si elle veille, si elle doit fuir. C'est Octave qu'elle voit, Octave qui est à ses pieds, qui la presse contre son sein, qui la serre dans ses bras, et l'Amour, hélas! l'Amour y retient son amante.... Leurs cœurs palpitans, leurs feux, leurs soupirs, leurs larmes se confondent.

Violente a tout oublié : l'hymen et la reconnaissance ont en vain combattu. Octave se connaît bien moins encore ; l'égarement où il est plongé intimide son amante, et l'entraîne : elle le conjure de n'en point abuser : il n'est plus en état de l'entendre. Violente n'a point l'art de celles qui aiment faiblement ; elle implore son vainqueur : ce n'est qu'à elle seule qu'elle résiste. Mais ce vainqueur est adoré, et par malheur, il exige plus qu'il n'accorde.... On partage ses sentimens, ses vœux, et même, hélas ! son délire.... Octave se plaint, supplie. Eh ! n'est-ce pas commander ?... Il triomphe.... Violente ne connaît plus d'époux, plus de maître, plus de Dieu enfin, que son amant : dût-il être ingrat, il est le plus aimé des mortels, et il devient le plus heureux : sa maîtresse, appuyée sur son sein, se dérobe à sa vue, et s'applaudit même de sa honte... Rien ne l'arrêtera désormais. Vivre et mourir

pour Octave, s'enivrer, au sein des périls dont elle est menacée, du bonheur d'avoir tout osé pour ce qu'elle aime, jouir de sa reconnaissance, de son amour, du danger mêlé de charme d'en être victime; voilà quels furent les sentimens de la belle Violente: et que l'on juge par eux de la félicité de son amant! Les deux jours d'absence de Pandolphe furent employés à se donner les marques de tendresse les plus vives et les plus touchantes. Il n'y avait que Nérine qui interrompît quelquefois de si doux entretiens. Violente l'avait toujours affectionnée de préférence à ses autres femmes: on était accoutumé à voir celle-ci admise seule dans l'appartement de sa maîtresse; les autres domestiques n'y entraient qu'aux heures de la toilette et des repas. Nérine alors cachait Octave à tous les yeux, et son adresse trompa les plus surveillans. Jamais Violente n'avait été si belle: sa langueur avait dis-

paru ; l'amour et le bonheur venaient de lui créer de nouveaux attraits plus touchans encore que ceux qu'elle devait à la nature ; l'heureux Octave, dont ils étaient l'ouvrage, en était de plus en plus épris. Comment aurait-il craint de leur devenir infidèle ? Il trouvait entre sa maîtresse et lui ces rapports si rares de caractères, de sentimens et d'opinions, cette analogie parfaite, ce doux concert, que la plupart de ceux qui se croient amans, chercheront toute leur vie : ils avaient la même ame de feu, la même délicatesse, les mêmes dispositions aux emportemens de la jalousie ; tout ce que l'héroïsme de la passion et son excès ont de biens et de maux, tout ce qui nourrit, tout ce qui fortifie, tout ce qui divinise l'amour, et le rend capable de la plus funeste énergie et des plus généreux sacrifices. Le temps vole pour les amans fortunés. Ces deux jours ne parurent à ceux-ci qu'un instant, et ils pensèrent expirer,

lorsque Nérine les avertit qu'il fallait s'arracher au bonheur d'être ensemble. Elle eut besoin, pour l'obtenir, de mettre plus d'une fois devant leurs yeux l'affreux tableau d'une séparation éternelle et de leurs mutuels dangers, si le départ d'Octave ne prévenait point le retour de l'époux de Violente. Que de vains efforts d'une fermeté à l'instant démentie ! que d'adieux répétés, après lesquels ils venaient se jeter dans les bras l'un de l'autre, baignés de larmes, poussant des cris qu'étouffait la douleur et demandant au Ciel la mort, [illegible] qu'il ne les avait pas destinés à vivre inséparables ! En vain Nérine leur rappelait que Violente, ayant la permission de ne mener qu'elle seule, il lui serait facile de conduire sa maîtresse à une petite habitation, située dans le quartier de la ville le plus isolé, et dont, à tout événement, Nérine n'avait point voulu se défaire, étant dans l'intention

de s'y retirer, le jour où elle aurait à se plaindre de ses maîtres ; car Nérine avait cette sorte de philosophie d'instinct qui fait que l'on s'attend à tout ; en vain, dis-je, elle leur présentait des consolations ; leur désespoir n'en recevait aucune. Les mesures prises pour se revoir soutinrent leur vie, et non pas leur courage. Rien ne pouvait mêler du charme au désespoir de ses amans. Eh ! n'était-ce pas beaucoup que de pouvoir encore pleurer ensemble. Ils convinrent qu'afin de ne donner nul soupçon à Panulphe, Violente ne recommencerait point trop tôt à sortir, et que même elle s'en ferait long-temps prier par le bon Panulphe, dont, en effet, l'arrivée suivit de bien près le départ d'Octave.

Violente n'était point fausse : elle reçut son époux avec un extrême embarras. L'empressement qu'il eut de demander de ses nouvelles, la joie qu'il marqua de la trouver rétablie, sur-tout les pré-

sens qu'il lui prodigua sans ménagement, ne furent pour elle qu'une nouvelle source de larmes, et même Violente ne pût s'empêcher d'en répandre devant lui. Ces larmes, qui auraient inquiété tout autre que Panulphe, furent, au contraire, à ses yeux, des signes d'un attendrissement dont il ne cessait de la remercier. Lui seul, s'écriait-il, possédait le trésor de la beauté sage. Cet époux confiant bénissait le Ciel de son heureuse destinée, se prosternait aux pieds de Violente, et la conjurait de le rendre digne d'elle. Quand il aurait su comment s'était passée son absence, aurait-il pu s'en venger davantage que par ces louanges cruelles pour qui a cessé de les mériter ? Grâces aux soins de Nérine, on s'écrivait régulièrement, et Violente n'avait point d'autre consolation que les lettres d'Octave; mais l'aimant avec tant de passion, elle craignait sans cesse de se trahir. Tout lui causait de l'effroi : ses regards, ses

tournaient continuellement vers ce jardin délicieux, premier témoin de leur tendresse mutuelle, et à peine osait-elle y paraître, de peur qu'on ne démêlât leur intelligence. Le nom d'Octave, ce nom si cher, était toujours sur ses lèvres, et toujours elle frémissait qu'il ne lui échappât, ou bien que Panulphe ne surprît son secret dans ses yeux, dans son silence, dans sa préoccupation continuelle. Il y avait des momens où Violente, fatiguée de ne vivre que pour se contraindre, trompée et souffrir, se sentait prête d'abandonner son état, sa patrie, le soin de sa gloire, de confier son sort à son amant, et de n'appartenir plus qu'à lui. Un petit événement dont je vais rendre compte, la détourna de cette idée. Panulphe l'avait presque emmenée de force dans son jardin, où elle n'avait pu lui refuser de s'appuyer sur son bras. Octave s'enivrait de la vue de sa belle maîtresse, à travers un rideau

qui la dérobait aux regards de l'époux bien moins fortuné que lui, dont il enviait le sort. Panulphe, d'un air mystérieux qui la fit trembler, raconta à sa femme, qu'il soupçonne le brillant gentilhomme, leur voisin, de ne mener une vie si opposée à la réputation qu'il a eue jusques-là d'homme charmant, d'homme à bonnes fortunes, de fléau des maris et d'amant de toutes les belles, que pour en tromper quelqu'une plus digne apparemment de soins et d'égards que les autres : il déclama avec vivacité contre les jeunes séducteurs ; il appuya fortement sur la vengeance qu'en devaient tirer les époux, et termina cette conversation, qu'il croyait très-propre à divertir sa femme, par l'assurer qu'il n'épargnerait rien pour prendre d'adroits renseignemens à ce sujet, afin de l'en amuser. Dès les premiers mots de Panulphe, Violente avait été au supplice, et ses genoux fléchirent tellement, qu'elle

serait tombée sans son époux qui la soutint. Bientôt le caractère décidé de Violente, joint à la hardiesse généreuse que donne le danger d'un amant, prévalurent. Sans doute, s'écria-t-elle, une épouse coupable ne peut être trop rigoureusement traitée; mais le complice de sa faute, n'ayant point fait à l'époux qu'elle trahit les mêmes sermens, ne lui étant soumis ni par le Ciel, ni par la loi, ni par la reconnaissance, ne doit pas être l'objet de son ressentiment.

Si une insensée écoutait Octave, que son époux la découvrît, et que vous le connaissiez, souvenez-vous alors de lui dire que c'est elle qu'il faut accabler sans pitié ni ménagement; mais que son autorité ne s'étend pas plus loin; que ce serait l'enfreindre, offenser l'Être des êtres, et attenter à ses droits, qu'oser plus; que l'hymenée ne donne à un époux qu'une seule victime, et que c'en est assez pour laver dans le sang son

déshonneur, se venger d'une femme criminelle, et punir un forfait. L'action véhémente avec laquelle ces mots furent prononcés, fournirent à Panulphe de nouveaux sujets d'admirer la sagesse, toute pleine d'énergie et vraiment unique, disait-il, de sa femme. Cependant elle n'en avait pas moins vu, dans cette occasion, combien il se trouverait malheureux, et combien il serait inhumain peut-être envers son rival, s'il venait à le découvrir. Cette certitude rendit à Violente le courage dont elle avait besoin pour dissimuler son amour. [illegible] quoi! se demandait-elle, si peu maîtresse de moi, si troublée, seulement au nom d'Octave, j'ai donc pu l'exposer à la vengeance d'un époux, risquer sa vie et tout le bonheur de celle de Panulphe! L'art odieux de feindre devint estimable aux yeux de Violente. Elle avait quitté le sentier difficile du devoir, et passionnée comme elle l'était, on le pleure [illegible]

vain : on n'y rentre point; mais elle ne songea plus à fuir. La crainte de livrer Octave à des périls qu'elle eût dédaignés, s'ils l'avaient menacée seule, lui redonna la force de traîner sa chaîne pesante, et retint encore cette amante audacieuse sous le joug de l'hymenée. Une semaine était prête de finir, sans qu'elle eût revu Octave. On sait qu'afin d'entretenir l'heureuse sécurité de Panulphe, Violente devait attendre que ce dernier la pressât de sortir. Nérine n'avait pas manqué d'insinuer que quelques promenades détruiraient peut-être la mélancolie où était retombée Violente; mais Panulphe s'obstinant à vouloir les accompagner dans ces sortes de promenades, Violente aurait peut-être succombé à sa peine, si un procès de la plus grande importance n'eût obligé Panulphe à passer une partie du jour dehors; il sut bon gré à Nérine de l'avertir confidemment qu'il fallait se garder,

comme d'une tentation du malin esprit, de mener Violente solliciter ses juges ; qu'en tout état de cause, ce serait perdre le meilleur pour lui que de leur laisser contempler de près une beauté aussi rare. Il rit de cette réflexion, parce qu'il la trouva prudente, et chargea même Nérine de désennuyer sa femme en son absence, c'est-à-dire, de la mener prendre l'air solitairement ; mais ce fut avec tant de regrets de ce que ces promenades se feraient sans lui, qu'elles tremblèrent plus d'une fois qu'il ne se rétractât. Octave fut bientôt averti de son bonheur prochain ; ses transports égalèrent le trouble de Violente. L'heure du départ de Panulphe fixa celle pour laquelle ils soupiraient : la simple habitation de Nérine, ornée par Octave, était devenue le temple le plus digne de l'amour heureux : il avait peint lui-même dans le petit cabinet le plus voluptueux, auquel on donnerait aujour-

d'hui le nom de *boudoir*, l'Amour renversant l'autel de l'hymenée, et élevant le sien sur ses ruines : on voyait les Grâces porter en triomphe l'image d'une beauté parfaite : ce ne pouvait être que celle de Violente : son amant s'était représenté prosterné amoureusement devant elle ; mais quel que fût le talent du peintre, animé par la plus vive passion, combien il avait été loin de l'ardeur avec laquelle l'amant se précipita aux genoux de cette maîtresse adorée. Heureux qui se fera une idée de ce qu'ils ressentirent, lorsqu'elle parut dans ce sanctuaire. Tous deux restèrent longtemps saisis, ne pouvant que se regarder, verser des pleurs, et par mille bai[illegible] de flamme, s'assurer que tant de [illegible]ité n'était point un songe. Aussitôt qu'ils eurent la force de rompre le silence expressif, que ne se dirent-ils point ! que de nouveaux sermens ! quelle ivresse réciproque ! quel entier abandon !

Sans Nérine, ils étaient perdus. Ils se tenaient embrassés ; ils ne voulaient point se quitter ; elle eut plus de peine encore que la première fois à obtenir de sa maîtresse et d'Octave, le sacrifice d'une seconde séparation ; mais cette séparation fut moins longue. Les affaires de Panulphe prenaient une partie de son temps ; et il était ravi de ce que Violente, dès qu'il ne pouvait lui tenir compagnie, allait se promener avec Nérine, en qui il avait une entière confiance. A chaque mystérieux rendez-vous, à chaque nouvel enchantement, les deux amans sentaient qu'il leur devenait plus impossible de vivre éloignés l'un de l'autre. Octave, moins à plaindre que Violente, ne ressentait que les peines de l'absence : celles de la jalousie lui étaient plus permises ; il n'ignorait point que Panulphe, regardé par Violente comme un père, ne la forçait point à recevoir de lui d'autres caresses. Il sa-

vait de plus que quelques parens de son époux, presqu'aussi vieux que lui, étaient les seuls hommes à qui il la laissât voir; ainsi l'hymen, d'accord avec le plus fidèle amour, se réunissait pour tranquilliser Octave. Mais Violente, qui l'avait engagé elle-même à vivre moins sédentaire, depuis la remarque de Panulphe; Violente qui n'ignorait pas la légèreté dont il avait fait profession, et la multiplicité de ses conquêtes, jusqu'au moment où il l'avait aimée; Violente, un mot, trop délicate et trop passionnée pour n'être pas fort jalouse, était au supplice chaque fois que son amant s'éloignait. Est-ce donc exister, se demandait-elle, que languir emprisonnée la fleur de ses plus beaux ans; que de voir miens s'écouler loin de ce que j'adore, ne pouvant m'attacher à ses pas, ne pouvant même les suivre de la pensée, ne sachant point à la minute où il va, ce qu'on lui dit, quelles ont été

ses réponses, ses impressions, ses plaisirs ou ses regrets ? Quoi! lorsque je succombe à mes ennuis, il s'amuse peut-être ; il se distrait du moins. Non, non, reprenait-elle ; non, il n'est pas possible. Violente alors s'accusait, et n'en était pas moins tourmentée. Jamais cependant on ne fut aussi fidèle qu'Octave ; et sa maîtresse n'aurait gardé sur cela aucun doute, si elle lui avait laissé entrevoir les siens. Octave, sans chercher à s'en faire un mérite auprès d'elle, ne sortait que pour se retirer dans [illegible] petit appartement de Nérine : il y [illegible]tait en adoration. L'air que son souffle avait consacré, les meubles sur lesquels s'était reposée Violente, son portrait, et jusqu'à la trace de ses pas, tout y était pour lui un objet de culte ; [illegible] y respirait ses feux, un atmosphère de flamme l'y environnait : il y brûlait, comme à ses pieds, il croyait y être ; il croyait la voir, l'entendre, la recevoir

dans ses bras, s'unir à elle, la presser contre son cœur ; et ce cœur, tout plein de son image, retrouvait la félicité dans l'ivresse de ses souvenirs. . . . . . O divine illusion d'un sentiment vrai, tel est donc votre empire ! Hélas ! pourquoi l'inhumaine fortune se lasse-t-elle aussi du bonheur des amans ? Pourquoi est-elle à-la-fois aveugle, inconstante et cruelle ? En vain, se flatte-t-on de la [illegible] : au hasard elle accorde et retire ses bienfaits ; si elle se dévoue, c'est à des ingrats : les cœurs les plus reconnais[illegible] sont ceux qu'elle se plaît à désespérer. Faire répandre des pleurs, voilà ses plaisirs. Octave et Violente ne seront pas les derniers qui, ayant droit à ses faveurs, ressentiront ses coups. Né[illegible]rine [illegible] l'ordre de sa maîtresse, avait annoncé à Octave que le lendemain, profitant d'une petite absence de Panulphe, elle accompagnerait la belle Violente dans l'asile écarté, dont leur

amour avait fait un lieu de ravissement. Octave, plus amoureux, plus transporté, mais plus inquiet que jamais, brûle d'être à ce lendemain, qu'il frémit de ne pas voir assez tôt commencer. L'espoir qui l'enivre ne charme point son impatience douloureuse ; il va être heureux, et verse des larmes : une secrète horreur lui fait craindre d'en répandre de plus amères. L'heure s'écoule ; la nuit vient : Violente n'a[illegible] point. Son amant, livré tantôt à d'injustes soupçons, tantôt à un mortel effroi, ne consulte plus rien : il quitte avec désespoir la retraite, où, pour la première fois, celle qu'il adore a trompé son attente, et vole vers la maison qu'elle occupe. L'absence de Panulphe, allées et venues des domestiques qui …vent sa jeune épouse, et l'obcurité de la nuit, facilitent à Octave la possibilité de s'introduire dans cette maison : enfin, il pénètre jusqu'à l'appartement de Vio-

lente, sans être aperçu. Mais que devient-il? Nérine s'offre à lui; elle fond en larmes : Violente est dans son lit avec une fièvre dont tous les symptômes sont effrayans. Octave éperdu, tombe à genoux devant ce lit, devenu si différent pour eux : son amante, malgré tous les maux qu'elle souffre, n'y gémit que de son absence; elle jette sur lui des yeux où la tendresse et la mort sont [illegible]ées. Avec un accent qui lui perce le cœur, elle lui demande à lui-même où est Octave? Elle répète ce nom, en joi[illegible]ant ses deux mains, en fondant en pleurs, et le conjure, sans le reconnaître, de lui accorder la vue de son cher Octave avant qu'elle expire. Chère amante! reviens à toi, s'écrie Octave, aussi pâle, aussi défait, aussi mourant qu'elle; Octave est à tes pieds; il ne les quittera jamais : tu ne lui seras point ravie : la mort même ne pourra nous séparer. Ces mots, l'ardeur avec la-

quelle il la presse, les caresses et les larmes de l'amant le plus passionné, ramènent Violente à elle. L'infortunée veut lui ouvrir ses bras tremblans, veut bégayer quelques mots, et n'en a pas la force; mais ses yeux attachés sur ceux d'Octave, les pleurs qu'elle répand, les soupirs qui l'oppressent, lui disent ce que la bouche ne peut prononcer. O ange de mort! arrête, arrête, s'écrie Octave! suspends tes coups, et resp[illegible] du moins le tendre adieu de deux amans qu'uniront tous leurs soupirs jusqu'au dernier. Violente parvient enfin à faire entendre d'Octave: mais quel autre qu'un amant distinguerait les paroles qu'elle tâche de rendre intelligible? D'une voix défaillante, et dont les accens plaintifs le déchirent, Ocave, lui dit-elle, c'est pour toi que je meurs.... j'expie ma jalousie..... sans me repentir de mon amour..... O toi, pour qui j'ai vécu! toi, le seul plaisir de mon

me et son unique regret, cher Octave, il faut donc nous séparer...... Nous séparer sitôt... ne nous revoir jamais!... malheureuse! Bientôt tu n'auras plus d'amante! des ténèbres éternelles l'environnent déjà... ses yeux qui ne s'ouvraient qu'à toi, vont se fermer pour toujours. Ce cœur brûlant de ton image, dans peu sera glacé; la flamme qui le consume ne pourra réchauffer mes tristes cendres..... et je vois avec horreur l'empire de la mort s'apprêter à anéantir le tien. Si, du moins, le même tombeau nous réunissait! Si l'heure dernière sonnait au même instant pour tous les deux!... Octave! Octave! ô mon bien-aimé! réponds à ton amante!... tandis qu'elle peut t'ouïr encore... Moi, te survivre, interrompt Octave!... femme adorée, je jure... Ses sanglots étouffent sa voix. Non, non, reprend Violente, tu vivras sans moi: j'ai mérité que tu sois affligé de ma perte, et

je rends justice à ton cœur; mais ton sexe n'est point fait pour des regrets durables : tu deviendras parjure à ma mémoire : un nouvel amour, et peut-être, hélas! te sera-t-il aussi cher que le mien, en prendra la place. O pensée mille fois plus douloureuse que le trépas! une autre que Violente recevrait tes sermens. . . . une autre qu'elle. . . . jouirait de ta reconnaissance, de tes transports, de ton bonheur. . . . Ah! laisse-moi, laisse-moi mourir loin de tes yeux, et ne me donne pas même une larme, si tu dois jamais en répandre dont je ne sois plus l'objet.

Violente, en achevant ces mots, entra dans une frénésie, pendant laquelle Octave, hors de lui-même du danger où il la voyait, ne cessa point d'attester le ciel et l'amour qu'il suivrait son sort. A ce prix, je bénirais ma fin prématurée, s'écrie-t-elle avec un désordre inexprimable. Quoi! cher Octave!.. quoi!

nous

nous quitterions ensemble cette terre étrangère au bonheur, ce séjour de contrainte, d'oppression, de pleurs, de tourmens, où la loi tyrannique, où son joug détestable nous condamne à être victimes ou criminelles! Eh! quelle est donc cette terre injuste où les plus doux sentimens sont traités de crimes? . . . Octave, ah! crois-moi... cesser d'être ici-bas, c'est sortir d'un rêve effroyable... c'est échapper à des barbares. . . Leur monde est l'enfer d'une ame sensible. . . . Mais loin d'eux, mais parvenus à un avenir que mon amour devance, nous serons inséparables : là, il n'y aura de sacré que l'union des cœurs, et elle sera leur récompense : là, ils seront libres. La vertu sera heureuse : la perfection sera d'aimer. Là, nous ne connaîtrons de maître qu'un Dieu, et il me permettra, ce Dieu bienfaisant et juste, qui nous créa l'un pour l'autre, de l'adorer en toi.

Octave renouvelle avec des sermens affreux la parole qu'il a donnée à Violente, de ne pas voir le jour, s'il cesse de luire pour elle. Frémis, lui dit cette infortunée, frémis d'achever un serment plus indiscret que tu ne penses, s'il n'est pas sincère.

Octave le renouvela mille fois, et il avait trop d'amour pour craindre de le violer ou de s'en repentir. Une sorte de joie éclate alors sur le visage de la malade; ses yeux brillent d'un feu extraordinaire; et, dans son agitation mortelle, Violente parut même goûter quelque bonheur. Enfin, tout de sa part annonçait le dernier degré de l'aliénation, lorsque Nérine, restée à la porte de l'appartement où se passait une scène qui, de moment en moment, devenait plus terrible, vint, très-effrayée, annoncer le retour de Panulphe. Violente perd le peu de forces qui la retenaient à la vie. Son désespoir remplit de terreur et

d'attendrissement la pauvre Nérine. L'heure que sa maîtresse ne peut soutenir est arrivée. La mort va lui sembler lente, et lui sera moins horrible que d'être privée de son amant : il le faut toutefois. On éloigne Octave : Nérine, en pleurant, l'arrache d'auprès de Violente ; leurs bras étendus l'un vers l'autre, leurs sanglots, leurs regards également mourans s'y opposent en vain. C'en est fait... ils ne se voient plus... Octave, après le coup qui l'écrase en frappant son amante, n'aperçoit rien au-delà ; il trouve même quelque consolation à ne point quitter la chambre où elle est. Nérine obtint, au premier mot, qu'il se cacherait dans un coffre immense où étaient serrés les bijoux, les pierreries et les vêtemens les plus précieux de sa maîtresse. Ce coffre ne sortait jamais de la chambre à coucher de Violente. Nérine y fit à la hâte plusieurs trous, afin qu'Octave y pût res-

pirer. Sa précipitation était nécessaire : le coffre était à peine fermé, lorsque Panulphe entra.

L'état de Violente, dont il venait de recevoir la nouvelle, lui avait fait hâter son retour, et il amenait les médecins les plus renommés du pays. Violente était à toute extrémité : ils le déclarèrent à son époux, et même à elle. L'affliction du premier égala presque celle d'Octave. Que deviendrai-je, s'écriait Panulphe, privé de la compagne charmante qui prolongeait mes jours, qui consolait ma vieillesse ? Hélas ! mes yeux se fermeront sans elle, je vais rester seul au monde. Ah ! plaignez-moi, plaignez-moi, Violente ! répétait-il en versant des pleurs. Vous ne perdez que la vie, je perds bien plus. Violente, accablée par des bontés si peu méritées, dévorée de remords, en proie à la plus noire jalousie, que l'appareil de la mort environne, que son repentir,

son déchirement et l'amour égarent, qui ne se connaît plus, l'infortunée Violente repousse son époux autant qu'elle le peut; lui montre, avec le geste du désespoir, son cœur coupable; semble lui indiquer la place où il doit le frapper. Elle est prête à lui en révéler les tourmens, les secrets, les crimes involontaires, à lui déclarer qu'Octave, qu'elle adore, est caché près du lit funèbre qu'il daigne arroser de ses larmes : elle le tente, s'efforce d'articuler quelques mots; mais ce n'est point à Octave qu'ils s'adressent. Ses paroles expirent; ses lèvres achèvent de se glacer : elle retombe mourante. Son malheureux époux crut que ce moment serait le dernier des siens.

Lorsqu'on n'osait plus rien espérer, Violente reprend ses sens : une force surnaturelle l'anime. Panulphe, à sa prière, se rapproche et fait sortir de son appartement ceux qui y étaient.

Tous deux restent seuls : Violente l'a désiré ; elle exige de son époux qu'il lui accordera une dernière demande, comme si, arrivée au terme de la vie, tout devenait légitime à ses yeux. Quel abus funeste elle va faire de son pouvoir sur le meilleur des époux ! Cependant elle hésite. . . . . Elle tremble en implorant de lui. . . . Elle s'arrête. . . . Le cœur de Violente se serre ; il n'est encore qu'à demi impitoyable ; il se refuse à lui obéir ; mais elle a commencé, et en frémissant, elle poursuit : Je n'ai jamais cessé, lui dit-elle, de révérer l'époux que ma prière outrage ; j'ai chéri dans lui le père le plus tendre, et c'est de ce dernier que je sollicite le seul moyen qu'il ait en son pouvoir, sinon pour écarter la mort que je sens s'approcher, du moins pour m'adoucir la mienne. Chère épouse ! s'écrie-t-il, dispose de tout ce que je possède ; et si ce n'est pas assez, s'il te faut mon sang,

il est à toi encore. Violente, qui ne se sentait que trop indigne de ses paroles adorables et des regrets que Panulphe lui prodiguait si sincèrement, ne put que saisir les mains déjà desséchées et couvertes de rides du plus respectable des hommes, les baiser et les arroser d'un torrent de pleurs. Sa confusion la rejetta dans une longue défaillance; mais son extrême jeunesse et les soins de Panulphe étant parvenus encore à l'en retirer, il la pressa de nouveau, dans les termes les plus touchans, d'achever de lui ouvrir son ame. Quelle furie possède la misérable Violente et la décide! L'espèce de perplexité douloureuse où on l'a vue, s'évanouit. Elle surmonte l'horreur qui s'est emparée de tout être. C'est avec une force convulsive et effrayante qu'elle se met sur son séant: sa voix est ferme, son regard sinistre, mais assuré. Enfin, elle désigne à son mari le coffre où Octave osait respirer

à peine. Dès que je ne serai plus, lui dit-elle, je veux que ce coffre n'ait de gardien que vous seul, que nulle main humaine, pas même la vôtre, ne cherche à l'ouvrir, et que l'on n'en approche que pour le faire enterrer avec moi; il contient tout ce que l'Italie a de précieux, mes richesses les plus chères, mon bien unique . . . . et qu'encore à cette heure affreuse . . . Insensée, qu'osé-je dire! . . . . Pardonnez, homme généreux et digne d'une autre épouse! pardonnez! . . . Ah! tout ce qui est admirable vous est possible. . . Achevez donc de m'accabler par vos vertus. . . puisqu'elles vont jusqu'à vouloir adoucir mon dernier instant, puisque vous cherchez à me le rendre moins horrible. Malheureuse que je suis! ôtez-moi la crainte qu'une autre puisse posséder jamais. . . ce trésor de ma vie, le seul pour qui je voudrais. . . à ce prix, votre épouse. . . plus infortunée, s'il se peut, que cri-

minelle, par-delà même le trépas, vous devra de la reconnaissance.... A ce prix... son ombre moins plaintive... forcera l'ordre établi; elle osera.... Vous révéler alors.... Vous êtes trop loin de connaître celle!... O le plus respectable des mortels! ne la pleurez point... cessez.... il est juste..... j'expire.... Quelques minutes encore, et Violente eût dégagé peut-être son époux du serment affreux qu'il fait de lui obéir. Mais déjà Violente est hors d'état de parler, d'entendre, de se rétracter, de s'accuser plus clairement. Panulphe vainement se plaint de ce qu'elle lui a laissé voir tant de remords d'une prière qui lui semblait bizarre, mais non pas criminelle. Violente s'était néanmoins opposée de si bonne foi aux dons multipliés de Panulphe; elle l'avait si généreusement porté à les répandre sur ceux qu'unissait à lui les liens du sang, qu'il attribuait au regret de leur faire

quelque tort, l'horreur qui avait accompagné l'étonnant désir de sa femme. Tout fut rejeté, par le plus confiant des époux, sur les terreurs de son état, et plus encore sur la délicatesse, le désintéressement et la noblesse d'ame dont Violente, jusqu'à ce moment, lui avait donné des preuves continuelles. Sa fortune, qu'il ne prisait que par l'espérance de la lui laisser, l'aurait encore une fois rendu heureux, s'il eût pu l'employer toute entière à racheter sa vie; mais rien n'en rappelle le souffle éteint.... Sacrifices, vœux, regrets, pleurs, et même ceux de l'amour sont superflus. Le terme inévitable est venu pour elle. L'ornement de cette ville, la belle, la coupable, l'infortunée Violente n'est plus. Dès que son époux n'en peut douter, ses gémissemens vont retentir au fond du cœur d'Octave, et lui apprendre, dans sa déplorable et dernière demeure, que nul espoir ne reste, que tout lui est ravi,

tout, jusqu'à la faculté de se livrer à une douleur dont chaque motif est effroyable. Octave est dévoué au supplice insupportable de survivre à la perte et à la gloire de sa maîtresse : il a été dévoué par elle à une mort lente, à une mort inouie ; il a entendu sa bouche en prononcer l'arrêt horrible, le proscrire de dessus la terre, le condamner à être enterré vivant, à se voir descendre dans la tombe, à y respirer même ; il l'a entendue se complaire à cette exécrable idée, et ne recevoir que d'elle seule des consolations. Rien n'existait plus pour lui que la honte et le désespoir de son amour. Eh quoi! disait-il, quand tout devait lui être garant que l'abîme éternel ne s'ouvrirait pour mon amante sans se refermer aussitôt sur nous deux, elle ne me laisse pas la funeste douceur de m'y précipiter volontairement. L'unique objet qui me faisait aimer la vie a donc craint que je ne fusse pas assez malheu-

reux de ce qu'elle m'a devancé, si elle se confiait à ma foi, à mes sermens et à mon amour. Octave, Octave, reprenait-il, celle qui te parut un ange, a-t-elle bien pu, par un excès de barbarie inconnu jusqu'à ce jour, vouloir que tu la pleurasses coupable? Si jamais, reprenait-il, vous avez connaissance de mon infortune, loyaux amans, et si elle vous coûte des larmes, ne les donnez point à ma jeunesse moissonnée dès son aurore, mais à l'affreux doute qu'une femme adorée m'osa laisser de son cœur. Hélas! elle fut trop sûre du mien: plus elle a été coupable dans ses derniers instans, et plus elle me l'a prouvé. Violente, en effet, avec un amant soumis, moins tendre qu'Octave, et à qui la réputation de sa maîtresse aurait été moins chère, n'exposait qu'elle, ne sacrifiait que sa mémoire. Panulphe, accablé par le poids des ans, des infirmités et de la douleur, se serait opposé inutilement à

la fuite d'Octave. Tout la rendait certaine, s'il avait daigné l'entreprendre; s'il n'avait craint, même après la mort de son amante et malgré sa cruauté, de la compromettre, et s'il n'eût préféré à tout l'honneur de cette amante impitoyable. L'époux qu'elle respecte, Octave qu'elle adore, voilà qui elle ose offenser.

Elle semble n'avoir connu, que pour en devenir plus cruelle, jusqu'à quel point elle le serait impunément, et que leur probité, en un mot, rendrait ce mystère d'iniquité impénétrable. L'horrible abus de son estime pour leur caractère, excusait un peu Violente auprès de son amant. Tandis qu'au lieu d'échapper à un sort sans exemple, Octave ne cherche qu'à justifier celle dont il est la victime; tandis que secrètement il la regrette, la pleure et l'idolâtre encore, Pamulphe remplissait sa maison de ses cris lamentables. Toutes les re-

présentations furent vaines auprès de lui, lorsqu'il déclara que son intention était de faire enterrer le coffre de Violente avec elle : on lui objecta inutilement qu'il contenait des richesses immenses. Il résista aux prières, aux raisons, et s'opposa avec la même fermeté à la visite qu'on voulait en faire, eût-il renfermé tout ce que possédait Panulphe. Rien ne lui était aussi sacré que sa parole, et sur-tout qu'une parole donnée à Violente.

La famille de Panulphe et quelques amis dont il ne peut éviter la visite, s'étant réunis à ce sujet, et tous avec aussi peu de succès, attribuèrent ses refus à l'égarement de sa douleur. Il ne dit ses raisons à personne, et Octave fut le seul à l'admirer. Nérine qui, instruite de tout, pouvait sauver Octave sans mettre au jour les torts de sa maîtresse, ni éclairer son généreux époux ; Nérine, par malheur, depuis qu'elle avait

vu expirer Violente, était dans un délire continuel, et n'avait pas même un souvenir confus de l'infortuné Octave; ainsi tout était d'accord pour que sa fatale destinée s'accomplît.

L'heure venue de faire les obsèques, Panulphe, quoique malade de son affliction, assista à cette cérémonie lugubre, ne voulant point perdre de vue le coffre trop précieux dont son épouse avait désiré d'être inséparable, et que l'on porta avec pompe près du corps de l'infortunée Violente. O amour! amour! si quelquefois tes effets sont affreux, ton pouvoir est plus surprenant encore! Octave, en entendant réciter pour sa maîtresse et pour lui les chants funéraires, trouva une funeste douceur dans la pensée que ce moment dégageait Violente de tout lien, pour ne l'unir plus qu'à lui. Enfin, on les déposa l'un et l'autre dans une chapelle assez grande, quoique placée dans un coin écarté de la principale

église de Rimini. La famille de Panulphe avait fondé cette chapelle, et s'y était assuré sa sépulture, dans un vaste caveau qui attendait bien plutôt les cendres du vieux époux, que les tristes restes de la belle Violente. L'on roula seulement sur l'entrée du caveau la pierre destinée à le fermer; mais comme il était déjà nuit, on remit au lendemain à cimenter cette pierre, et tout le monde fit prompte retraite. Octave, resté seul et enseveli vivant, résolut de se donner la mort, plutôt que de l'endurer lente et pénible: il n'avait osé jusques-là tenter le moindre mouvement, et alors il connut qu'il n'en pouvait faire aucun: la liberté lui est ravie de se servir de ses forces; mais il est ferme, résigné, décidé à attendre son sort en amant parfait, à mourir en homme, et, à l'un et l'autre titre, il pardonne généreusement à Violente, qu'il adore coupable, qu'il adorera jusqu'à son dernier soupir. Un

miracle était bien dû à tant de grandeur d'ame, à tant de passion et de générosité.

Tout-à-coup un bruit frappe son oreille, et vient interrompre le silence imposant de ces tombeaux. Deux neveux de l'époux libéral de Violente, persuadés que le coffre enseveli avec elle les enrichirait considérablement, dès que les ténèbres furent assez profondes pour leur permettre de s'emparer des trésors qu'ils ambitionnaient, arrivent munis de tout ce qu'il faut pour transporter au plus vîte l'objet de leur cupidité : ils approchent du caveau ; ils lèvent la pierre, forcent la serrure du coffre, l'ouvrent avec précipitation. Octave, tout habillé, en sort. Les deux neveux de Panulphe poussent des cris étouffés par la peur, se repentent, se sauvent, pensent que c'est tout au moins le diable qui vient les punir, et, dans leur frayeur, quelque chemin qu'ils parcourent, ils ne peuvent se croire assez loin de cette triste en-

ceinte. Quoiqu'ils aient laissé leurs chevaux à la porte de l'église, et qu'il ne tienne qu'à Octave de s'éloigner sans danger et sans être découvert, maître de disposer de son sort, il n'en appartient que plus à Violente : il est libre, et elle est justifiée. Moi, s'écrie-t-il alors ! moi, quitter la demeure funèbre où reposent la beauté, les grâces et même la vertu ! Oui, la vertu, reprend-il : sa jalousie doit me sembler telle ; c'est du moins la vertu d'une amante. Ah ! je fus injuste en l'accusant ; mais l'abandonner, serait une lâcheté dont son amant est incapable. Qui, moi ? je m'en séparerais ! je ne disputerais pas à la terre une proie si précieuse ! elle ensevelirait tant de charmes, sans celui à qui ils appartiennent, sans Octave, qui peut-être a causé sa mort ! O terre ! tu vas nous réunir.... ton épaisseur obscure sera notre flambeau d'hyménée : tes entrailles dévorantes vont être la couche

nuptiale de deux amans à qui un autre sort était dû.... Ah! Violente, Violente, reprend Octave! que vous avez mal connu votre amant! Je rentre à cette heure dans mes droits. Je suis maître de mon sort, et dans l'âge d'attacher du prix à la vie. Cependant tout mon regret est d'exister encore, et je ne vous reproche que de m'avoir forcé de souffrir quelques momens de plus que vous. Octave, après ces mots, embrasse en silence le cercueil qui renferme le dépôt sacré sur lequel son cœur s'abîme; puis tout-à-coup, comme si elle pouvait lui répondre, il l'appelle, il l'interroge, il la redemande aux mânes insensibles dont il est environné: maintenant son domicile est parmi elles: tout autre lui est devenu étranger: il brûle pour des cendres: ce n'est plus que la nature morte qu'il connaît et qu'il envie. Trop loin de la morne tranquillité où on l'a vu, quand ses maux étaient l'ouvrage de

son amante, un désespoir effréné s'empare de son ame, de ses sens. Aliéné, furieux, trempé de sa sueur mêlée avec ses larmes, Octave, en rugissant, se relève, il s'élance vers une torche qui est placée près de lui, et dont le pâle reflet a quelque chose d'affreux, la saisit, déchire, brise, réduit en poussière tout ce qui lui dérobe Violente; écarte, mais avec les ménagemens du véritable amour, qui n'est jamais sans respect et sans pudeur, le linceuil formidable dont elle est enveloppée, et se prosterne devant cette beauté que l'affreuse mort ne défigure point. Ah! c'est sur-tout dans ce moment que Violente n'a plus de torts à ses yeux, et que plus que jamais elle est adorée. Prêt à la rejoindre dans la nuit de la tombe, son amant la contemple encore avec ivresse. On dirait qu'elle goûte le repos d'un doux sommeil; ses traits ne sont point altérés: ses longues paupières noires font ressortir

la blancheur de son teint, et sa pâleur ne la rend que plus touchante. Les plaintes, les gémissemens, les cris d'Octave retentissent sous ces voûtes mortuaires qui semblent les répéter. Ah ! s'écrie-t-il, Violente, Violente insensible, inanimée, glacée dans mes bras ! Violente ne voit pas son amant, n'entend pas ses cris ; elle reste muette, quand mon cœur m'a déjà quitté pour la suivre ; quand ce cœur, foudroyé même, tressaillerait encore à sa voix.... O chère amante ! réveille-toi, puisque tu m'aimes ; réveille-toi de ton sommeil de mort ! qu'il cesse un seul instant ce sommeil terrible, et que soudain nous y rentrions ensemble pour l'éternité. Octave, à chaque moment, plus abusé, plus égaré par son amour et sa douleur, lui parle, l'accuse, l'implore, lui répond. L'affreux silence de Violente fait succéder la rage au déchirement. Octave, en bénissant l'usage où sont les nobles de ce pays de

porter, pour leur sûreté, un poignard, se jette sur le sien, seul bien, seul secours que son désespoir accepte : il l'envisage avec une joie qui ferait frissonner l'ame la plus ferme, si elle avait des témoins : ses tourmens vont finir. Altéré de son propre sang, d'une main impatiente il découvre sa poitrine, et de l'autre presse sur son sein convulsif son immobile maîtresse, qu'il fixe amoureusement, à qui il donne, au milieu des pleurs, des plaintes, des sanglots, le dernier embrassement.... Le dernier ! que dis-je ? ô prodige ! ô bonheur ! ô bienfait suprême ! il croît sentir palpiter deux cœurs.... le poignard alors lui échappe.... quels frémissemens ! quels transports ! quels cris sont les siens l'effroi de se tromper fut prêt à lui coûter la vie. Octave demande au Ciel d'achever le miracle : son amour, qui le mérite, n'ose l'espérer : ses bras tremblans l'unissent à Violente, son haleine enflammée

la réchauffe, et, sous ses baisers brûlans, il lui semble de plus en plus qu'elle respire. Pensant la voir renaître, Octave, pour la première fois, redoute la mort : son espoir, ne fût-il qu'une illusion, elle l'enivre ; il veut qu'au moins elle se prolonge : il en paierait de ses jours la réalité. Les plus doux noms que l'amour invente, tout ce qu'il inspire, Octave lui adresse. O le plus admirable des amans ! n'en rends graces qu'à toi. L'existence de ta maîtresse n'est point un prestige : le son de ta voix.... de ta voix adorée, ton délire, tes feux, tes transports ont ranimé celle sur qui ton empire est absolu, l'ont tirée de la léthargie mortelle où elle était plongée. Elle pousse un profond soupir, mais sans avoir d'abord la force de soulever seulement ses paupières appesanties. Cher Octave, lui demande-t-elle à demi-bas ! est-ce bien toi que j'entends ? Eh quoi ! serions-nous assez heureux pour être réunis à

jamais dans la céleste demeure ? Pour toute réponse, son amant, en attachant avec ardeur ses lèvres sur les siennes, déjà moins pâles, y puise et lui redonne une vie nouvelle. Violente enfin ouvre ses beaux yeux. Le premier objet qui les fixe, c'est Octave, et elle ne croit renaître qu'en le revoyant ; ses forces n'y peuvent suffire. Elle n'a point celle de s'exprimer. L'affreux séjour où elle le retrouve, le désordre où elle est, Violente d'abord ne l'aperçoit point, et Octave l'oublie ; mais enfin elle porte ses regards sur le caveau sépulcral où on l'a mise, sur la tombe où elle est, sur ses vêtemens funèbres ; tout ce qui l'environne est lugubre, effroyable, et ne lui offre que l'image de la mort : ses sens se glacent de nouveau : son cœur ne saurait se refroidir : des larmes coulent de ses yeux ; elle frémit, et ne frémit que pour Octave. Au nom de notre amour, s'écrie-t-elle, apprends-moi si

ce lieu horrible, et pourtant où je me trouve, près de toi, plus heureuse, hélas! que je ne le fus pendant ma vie, malgré l'épouvante, malgré l'effroi et la terreur qu'il me cause; apprends-moi, dis-je, s'il est l'enfer des amans. Ah! dussé-je, en proie aux ministres de la vengeance suprême, dussé-je être punie par eux, punie éternellement de t'adorer au-delà du trépas, dussent-ils me déchirer sans cesse et à chaque instant, avec plus de rigueur, pourvu que je sois leur seule victime, et qu'on ne me prive pas de ta vue, je peux encore chérir ma destinée. Octave, qu'enivrent des paroles si touchantes, cherche à y répondre, veut expliquer à sa maîtresse tout ce qui leur est arrivé : son trouble, ses larmes, son attendrissement, son bonheur s'y opposent. Violente le conjure de dissiper ses incertitudes. Il s'efforce de lui obéir, et à la fin il parvient à lui faire un peu comprendre les

événemens dont j'ai rendu compte ; mais ce fut en vain qu'il employa tous les ménagemens de la délicatesse, pour justifier Violente à ses propres yeux, de l'arrêt de mort qu'elle avait prononcé contre lui. Dès que Violente en eut connaissance, elle se la serait donnée, si Octave ne l'avait sauvée de son désespoir. Doutes-tu, chère amante, s'écriait-il, que cette preuve de ton amour ne me soit sacrée, puisqu'elle en est un des plus sûrs garans ? Violente n'écoutait rien, et n'aspirait qu'à se punir de son crime involontaire. L'excès de sa douleur, joint à son extrême faiblesse, pensèrent la rejeter dans l'état déplorable d'où son amant venait de la tirer ; elle se maudissait ; elle fondait en pleurs, et se cachant le visage avec ses deux mains, hélas ! cher Octave, lui disait-elle, sans même vouloir r'ouvrir les yeux, je ne suis plus digne du jour ni de toi. Quoi ! le monstre, à qui ton amour vient de

rendre la vie, te la faisait perdre dans des horreurs qui n'ont point d'expressions, et tu daignes encore t'intéresser à son existence. Oh! par pitié, laisse-moi mourir?

Cependant Octave, plus maître de sa vie qu'elle-même, Octave exigeait qu'elle se fît grace : elle lui était plus chère que jamais. Comment se haïr, lorsqu'on est si tendrement aimée! Violente, sûre que du fond de l'ame son amant l'estime, l'adore, la justifie, s'efforça de lui obéir ; mais jamais elle n'en aurait eu le courage, jamais elle n'aurait accepté le pardon si généreux qu'il lui accordait, si elle ne l'avait obtenu avant que d'avoir allégué le moindre mot pour sa défense, avant que de l'avoir assuré qu'une audace si coupable n'était qu'une suite de la fièvre dévorante, qui alors bouleversait son cœur, ses sens, et changeait tout son être. Quel affreux délire, s'écriait-elle!

ô mon cher Octave ! quel délire abhorré! Cessez, ma divine maîtresse, répéta-t-il mille fois, cessez de vous accuser et d'être injuste envers vous-même. Eh ! n'ai-je pas pour preuve de vos droits à mon amour, j'ajoute à ma reconnaissance, votre abandon toujours si parfait, qu'il ne s'effraie jamais que de mes périls ? N'ai-je pas, s'il me fallait plus, n'ai-je pas, ô ma bien aimée ! l'oubli total où vous êtes encore de tout ce qui s'est passé pendant votre maladie, oubli tel, que le récit auquel vous m'avez forcé, vous aurait paru calomnieux de toute autre part que de celle de votre amant ? On pourrait y rappeler ici, pour achever de justifier Violente, que lorsque son époux avait paru soupçonner Octave d'une intrigue secrète, que lorsqu'il s'était montré curieux de s'en éclaircir, et dans l'opinion qu'un époux trahi ne pouvait se venger trop cruellement du séducteur de sa femme, que ce discours

n'avait fait trembler la sienne que pour son amant, qu'elle s'était hâtée de répondre (et l'on s'en souviendra peut-être), qu'en effet, une épouse infidelle était indigne de pardon, mais qu'elle seule devait être punie. En tenant un tel langage, elle avait prouvé qu'elle bravait la mort et tous les supplices, pourvu qu'elle en garantît Octave. Ce n'était donc que hors d'elle-même, ce n'était que pendant le délire de sa maladie, qu'elle avait cessé d'égaler en délicatesse et en générosité l'amant héroïque qui avait sauvé ses jours, conservé sa gloire, suivi son sort, dans le temps même où elle aurait dû être sans excuse à ses yeux, et qui maintenant s'efforçait, par les tendres prières de l'amour, d'écarter de son esprit la pensée désespérante qu'un amant.... Eh! quel amant! quel amant encore! s'était vu près d'être sa victime.

Tandis que Violente ne le regardait plus que comme un Dieu, tandis qu'elle

était presque aussi mécontente de Nérine que d'elle-même, et qu'elle ne comprenait point comment cette bonne fille n'avait pu empêcher la perte d'Octave, et remédier à l'arrêt prononcé contre lui par sa malheureuse amante; tandis enfin que Violente intérieurement accuse Nérine, celle-ci, à peine revenue à elle, à peine informée des dernières volontés de sa maîtresse et du coffre enterré dans sa sépulture, en avait ressenti un effroi égal à son affliction. Elle avait attendu, en tremblant, que la nuit vînt lui permettre d'essayer de sauver Octave, s'il en était temps encore. La crainte d'arriver trop tard, et le chagrin d'avoir perdu sa maîtresse, firent disparaître l'horreur d'un lieu qui, dans toute autre circonstance, l'aurait transie. En approchant, elle entend une voix, elle croit distinguer celle d'Octave, et pousse des cris d'allégresse. Octave est attiré par ses cris. Déjà il est près d'elle, déjà il l'entraîne

et l'amène, plus morte que vive, à Violente. La fidelle Nérine alors ne se posséda plus : elle riait, pleurait, embrassait Octave, baisait les mains de Violente, se jettait à ses genoux, bénissait le Ciel, et ne concevait point tant de prodiges. Lorsqu'on les lui eut expliqués, elle ne pouvait encore les croire ni marquer sa joie. Elle en était si saisie, qu'un moment elle fut muette. Ah! ma chère maîtresse, s'écria-t-elle bientôt en embrassant toujours les genoux de Violente ! vous vivez.... vous vivez, et tous tant que nous sommes, nous ne savons encore si ce n'est pas un beau rêve ; mais gare le réveil. On n'a qu'à venir murer ce vilain caveau, et nous y voilà gissans jusqu'à la vallée de Josaphat. O bonté divine ! c'en était fait sans moi. N'est-il pas clair que vous n'eussiez été capables l'un et l'autre que de vous contempler, et non de vous tirer d'ici ? Heureusement que le Ciel m'a

envoyé exprès pour y mettre ordre. Allons, allons, Madame, allons tarir les larmes du bon seigneur Panulphe. Il saura seulement qu'allant pleurer sur votre tombe, j'ai cru entendre quelque bruit, et que je vous ai délivrée de votre captivité mortelle ; mais ne perdons point de temps. Hâtons-nous de rentrer dans une maison où vous êtes adorée. Tâchons cependant que le maître et les domestiques n'y meurent pas tous de joie, comme je l'ai pensé faire. Partons enfin, et qu'à l'instant, l'heureuse, la fidelle Nérine vous ramène chez vous en triomphe. Le seigneur Octave doit être sûr que le soin de ses intérêts ne cessera jamais de m'occuper. Octave pâlit à ces mots, et ne donna que trop de signes du désespoir le plus violent. Eh ! quoi ! s'écria-t-il : à peine mon amante vient de m'être rendue, qu'on parle de me l'enlever. Ah ! je croyais avoir acquis le droit qu'elle n'appartînt plus désor-

mais qu'au seul Octave.... Il s'arrête alors en frémissant, et de ce qu'il a osé dire, et de l'arrêt que prononcera Violente, qui d'abord garde le silence. Ame de ma vie, n'es-tu pas à moi, continue-t-il? Elle n'hésite plus : oui, s'écrie-t-elle, oui, tu l'as mérité. Il tombe à ses genoux, et y reste en extase, pendant que son amante poursuit en ces termes : Après ta conduite, lui dit-elle, après la mienne aussi coupable envers toi qu'envers Panulphe, je serais amante et épouse trop criminelle, si je revoyais l'époux dont j'ai cessé d'être digne, et si je respirais pour un autre que l'amant qui m'a rendu la vie en m'abandonnant la sienne; la sienne, grand Dieu! et ce qui m'est plus encore que la vie, que la gloire même, qui m'a gardé un amour fidèle, quoique je l'eusse trop cruellement, trop indignement éprouvé. Elle le force de continuer de l'écouter sans l'interrompre, et de contraindre les

transports d'un amour parvenu au comble de la reconnaissance et du bonheur.

Qu'Octave, ajoute Violente, règne sur moi jusqu'à mon dernier soupir. Dès que je le vis, il fut maître de mon cœur, et l'est devenu de mes jours, ainsi que de mon sort : je suivrai le sien, en quelque lieu qu'il lui plaise me conduire : dût-il m'abandonner, en eussé-je la certitude. M'appartient-il de balancer ? Ici Violente eut plus de peine que jamais à obtenir qu'Octave se modérât.

Je n'ai nul besoin de tes sermens, reprit-elle ; et tu n'as acheté que trop cher mon éternelle, mon entière confiance ; mais quand elle devrait être trahie, quand le Ciel un jour, pour m'en punir, me ravirait ta tendresse, apprends, mon cher Octave, apprends, si toutefois tu n'en es pas déjà sûr, qu'exister près de toi dans le malheur, dans les larmes, au sein de l'opprobre, de la misère, et, s'il le fallait, de tous les outrages, des

tiens mêmes, me paraîtrait préférable à la paix, à l'abondance, à la réunion des plaisirs, des hommages, des triomphes et de tous les biens qu'en vain on m'offrirait ailleurs : tous, ô mon divin amant! tous, loin de toi, me seraient des supplices. Octave était si fortuné, qu'il ne pouvait se croire un mortel ; on lui avait interdit les sermens ; mais, Dieux! étaient-ils muets ses transports ? Nérine, quoique très-touchée elle-même de ce que sa maîtresse venait de dire, crut cependant devoir lui faire entendre, n'osant pas l'énoncer plus clairement, que l'extrême opulence du vieux seigneur Panulphe.... et que toute sa fortune léguée à sa femme, n'étaient point de faibles considérations. Arrête, interrompt Violente ! ton attachement égare ton bon naturel, et te fait oublier qui je suis ; ce sont les vertus de Panulphe qui me le rendent sacré, et non ses richesses. Eh! depuis quand ne dédaignerais-je pas les

dernières ? Non, non, un cœur passionné n'est jamais vil. Panulphe croit n'avoir plus d'épouse ; la mort a brisé nos liens, et tout jusqu'à l'honneur me défend de les reprendre. Hélas ! que lui rendrai-je ? Une femme pénétrée, il est vrai, de reconnaisance, de respect, d'admiration pour lui, mais qui l'a trompé, qui s'y est vu contrainte, qui continuerait en vain d'en gémir, et de souhaiter et de trembler de le désabuser ? Mon amour est ma vie : je ne puis m'en séparer ; mais je puis me délivrer de mes remords, en délivrant de sa coupable épouse le plus vertueux des humains. Ah ! combien de fois je désirai de me voir l'objet de son ressentiment, plutôt que de ses éloges déchirans, puisqu'ils n'étaient point mérités ; combien de fois, dis-je, je fus prête à lui révéler mes torts, à lui ouvrir un cœur brûlant pour Octave ; et rien, sur cela, ne m'aurait retenue, si, en m'accusant, je n'avais

exposé que moi seule. Octave souhaita, pour la première fois, une fortune comme celle de Panulphe.... Violente ne le laissa pas achever. Tu m'aimes, s'écrie-t-elle, et tu me parles d'autres biens! Va, si je m'arrache à quelque chose, c'est à l'honneur de soigner celui qui fut mon père; hors ce motif, lequel est digne d'un seul regret? Mais suis-je libre d'en écouter aucun? Le Ciel enfin, le Ciel se déclare, et je ne dois point combattre sa volonté, tes vœux, ni mon cœur. Voici l'époux qu'ils me donnent, c'est prosternée devant la Bonté suprême que je le reçois. Violente alors élève ses mains suppliantes au Ciel, Octave et elle, en même-temps, se précipitent à genoux. O Dieux! s'écrient-ils ensemble, accepte nos larmes, nos sermens, et, nous osons dire, nos vertus; ce moment va nous les rendre. Des pleurs coulent de leurs yeux.... Ah! ils ne seront pas rejetés.

Nérine, à ce spectacle touchant, et qu'environnait de terreur l'autel de la mort, garant muet et terrible de leur foi; Nérine, en mêlant ses larmes aux leurs, prie avec eux le Ciel de protéger deux amans dignes du pardon qu'elle implore pour elle-même. En quelque lieu que vous alliez, s'écrie enfin cette suivante rare, je ne vous quitterai jamais, et je ne vous demande pour toute récompense de mon attachement, que la grâce de le souffrir. O ma chère Nérine! reprend Violente, c'est encore ce que je ne peux t'accorder: tu ne nous suivras point: permets-moi ce sacrifice plus douloureux que tu ne penses, mais qui seul peut m'acquitter envers l'homme respectable que tout m'ordonne de fuir: remplace-moi près de lui! que tes soins adoucissent les ennuis et les infirmités de sa vieillesse! qu'ils la prolongent! conserve à ses semblables l'être le plus vertueux! ne l'abandonne point à d'a-

vides héritiers, dont les égards n'ont pour objet que le bas amour de ses richesses! reporte sur Panulphe l'attachement unique qu'aujourd'hui tu me témoignes: sois-lui, s'il se peut, plus dévouée encore qu'à moi-même, et tu t'acquerras ainsi des droits encore plus sacrés à ma reconnaissance.

Hélas! Madame, s'écrie Nérine, combien votre générosité vous abuse! à quelle autre que moi confierez-vous votre secret sans risque? quel asyle sûr vous est offert que le mien; et que deviendrez-vous, si je me rends à vos ordres? Mais quand j'aurais la faiblesse de consulter plus votre cœur que vos intérêts, quand je voudrais vous obéir et retourner vers votre époux, que lui répondrais-je, lorsqu'il me demanderait compte de mon absence? que lui répondrais-je, s'il prétendait savoir ce que signifiaient les mots qui ont échappé à mon désordre, lorsque je suis sortie de chez lui,

pour accourir céans ? Mes discours ont dû faire comprendre que je venais vous y pleurer. Que pensera-t-il, me voyant revenir moins triste ? Je ne sais rien feindre, pas même la douleur ; bientôt il apprendra qu'on a trouvé ce caveau ouvert, votre cercueil vide, le coffre brisé ; il l'apprendra, n'en doutez point, et c'est sur moi que tombera le soupçon du vol des richesses qui ont été, par son ordre, ensevelies près de vous. Ce ne sont pourtant point, continua Nérine, les questions à ne jamais finir du seigneur Panulphe, pas même celles de la justice, qui m'inquiètent ; je me laisserais déchirer le sein, plutôt que de violer votre secret ; mais il peut me faire épier : mes allées et venues peuvent vous faire découvrir, et vous voilà perdue ! C'est à moi de vous garantir, malgré vous-même, des dangers et des maux que vous coûterait votre grandeur d'ame. Hélas ! si jamais Nérine a de malheur

de vous déplaire, il suffira d'un regard pour le lui faire comprendre, et ce regard vous délivrera d'elle, aussitôt qu'elle ne vous sera plus nécessaire; mais, jusques-là, vous me commanderez en vain de m'éloigner de vous. Cet avis fut appuyé très-fortement par Octave, et Violente s'y rendit à la fin, mais après avoir exigé de Nérine la promesse de placer auprès de Panulphe une personne, qui n'était pas moins capable que Nérine des soins les plus vigilans, et par qui Nérine recevrait, chaque semaine, des nouvelles de ce vieillard respectable. Veillez, ô mon Dieu! s'écrie Violente, avec le plus vif attendrissement; veillez sur ses jours, bénissez-les, prolongez-les, faites qu'il oublie une épouse coupable, et ne permettez pas ni qu'il soit malheureux de sa perte, ni que, plus à plaindre encore, il la retrouve! L'agitation inexprimable de Violente, l'amour, les remords, l'at-

tendrissement, ne lui avaient redonné que des forces passagères, et elle ne s'en trouva plus aucune, lorsqu'il fallut quitter le lieu où il leur était si essentiel d'ensevelir au plutôt tout ce qui venait de se passer. Nérine, toujours utile à sa maîtresse, portait heureusement sur elle un élixir merveilleux : elle en fit prendre quelques gouttes à Violente, qui se trouva, en peu d'instans, assez bien, pour que cette fille la revêtît, à la hâte, d'un des riches habits qui étaient dans le coffre : elle couvrit d'un voile ses longs cheveux, naturellement bouclés. Violente, plus belle que jamais dans ce désordre, parvint, soutenue par Octave et par Nérine, à gagner les chevaux restés en ce lieu; grace, comme on l'a déjà vu, à l'oubli qu'en avaient fait, dans leur fuite précipitée, les deux neveux de Panulphe. Avec quel transport Octave, en se saisissant du bien précieux, du trésor adoré dont il est enfin possesseur, et sa

prenant le Ciel à témoin qu'il en sera désormais inséparable, l'enlève amoureusement dans ses bras, et la pose en croupe derrière lui ! Le voile dont elle était couverte, empêchait qu'on pût la reconnaître. Nérine les suivit d'assez près : elle avait prudemment chargé un des chevaux des plus précieuses richesses renfermées dans le coffre. La solitaire demeure de Nérine n'étant pas bien éloignée du lieu qu'ils quittaient, l'aurore paraissait à peine, lorsque Violente et Octave y arrivèrent. Ce fut alors que se croyant hors des atteintes de l'univers, échappés à tant de périls, à la mort même, et réunis dans les bras l'un de l'autre, leurs cœurs, amoureusement oppressés, s'abandonnèrent aux douces larmes d'un ravissement, qu'il vaut mieux deviner que peindre.

Les soins, le repos, et sur-tout le bonheur, ne tardèrent pas à rendre la santé à Violente ; peu de jours suf-

firent pour la mettre en état d'abandonner une ville où sa retraite ne la garantissait point encore assez du danger d'y être découverte. Nérine, pendant ce peu de jours, employa une partie de l'argent et quelques-unes des pierreries qu'elle avait trouvées dans le coffre, à faire, sous le nom d'*Octavie* qu'elle prit pour le transmettre à sa maîtresse, l'acquisition d'une maison charmante, toute meublée, à une journée de Rimini, loin des routes les plus fréquentées.

Les femmes, en Italie, ne se montrent en ville que voilées ; cet usage rendit à-la-fois possibles la négociation, ainsi que la multiplicité des courses dont se chargea Nérine ; et rien ne put faire découvrir Violente. Dans son asyle nouveau, Octave, à qui il était impossible de la quitter un seul instant, n'eut besoin d'aucune précaution pour n'être pas découvert. Nérine leur apprit bientôt que la nouvelle de Rimini était que

des voleurs avaient forcé le sanctuaire de la mort, pour dérober les richesses que Panulphe avaient sacrifiées si généreusement à la belle Violente, dont on se disait tout bas les restes précieux enlevés. On ne pouvait concevoir ce qu'avaient prétendu les voleurs, en emportant le corps inanimé de Violente, et l'on eut du moins l'égard de cacher à son époux cet événement; on ne lui cacha point le vol des bijoux; il crut, ainsi que l'avait prévu Nérine, qu'elle était peut-être d'intelligence avec les voleurs, et sur-tout en se rappelant qu'elle avait disparu le jour même de l'enterrement de Violente; mais, par bonté d'ame, et parce qu'elle avait été chère à Violente, il s'opposa aux recherches qu'on voulut faire de Nérine, accusée entr'autres par les deux neveux, avares de la succession, que la perte du coffre étonnait moins que personne, mais qu'elle affligeait prodigieusement;

sans que l'on y prît part; car certaines gens peuvent avoir des imitateurs, mais jamais ils n'ont d'amis.

Nérine avait eu raison de se croire nécessaire à sa maîtresse et à Octave: l'amour heureux est trop loin de prévoir les maux de l'avenir. Nérine, en y songeant pour eux, mit le comble aux obligations qu'ils lui avaient. Violente, ou plutôt Octavie, puisqu'elle venait de prendre ce nom, lui prodigua les récompenses, et, ce qui était plus pour elle, les marques d'affection: elle avait réussi à convaincre sa maîtresse que les scrupules devaient céder à l'idée satisfaisante d'assurer même, par la fortune, le bonheur de son amant. Vous vouliez, disait-elle, mourir tristement avec lui de compagnie; n'est-il pas plus doux, et aussi plus raisonnable de vivre l'un pour l'autre, dans un séjour écarté, mais délicieux, où rien ne troublera la paix de vos jours, et où vous jouirez

des richesses que vous vouliez l'un et l'autre enfouir au sein de la terre, quoiqu'elles vous soient si légitimement acquises par le don que le seigneur Panulphe vous en a fait, et toutes celles que vous abandonnez à sa famille en vous cachant à lui ? Violente, pour toute réponse, se jeta dans les bras d'Octave, qui la reçut à genoux, et en tremblant même, alors qu'il s'en était emparé pour jamais, qu'elle ne lui échappât. Octave et Violente prirent enfin possession de leur asyle retiré, champêtre et agréable. O beaux momens, peut-on trop vous acheter ? Deux ans s'écoulèrent dans les mêmes délices, dans une ivresse, un délire, un abandon, une extase si continuelle, que ces deux années leur parurent avoir la rapidité de l'éclair. Au bout de ce temps, la santé de Panulphe succomba sous les glaces de l'âge, et ce respectable vieillard, regreté de tous ceux qui

n'héritaient pas de lui, s'endormit paisiblement du sommeil des justes. Cette nouvelle coûta des larmes sincères à Violente; mais rien n'empêchait plus que des liens sacrés et solennels les enchaînassent éternellement l'un à l'autre. Déjà le Ciel avait reçu leurs sermens, et l'hymen bientôt les légitima aux yeux des hommes. Violente, étant l'épouse d'Octave, il ne forma plus que le vœu de la présenter à sa famille, et de se parer hautement de son bonheur. Les événemens étranges qui l'avaient précédé, furent un secret pour tout le monde: leur cœur les renferma, et la fidelle Nérine aussi, qui ne les quitta plus.

La nouvelle Octavie avait vécu trop solitaire pendant son premier mariage, pour être reconnue; tout ce qu'elle réunissait d'enchanteur parut bien digne d'avoir fixé l'aimable, mais autrefois volage Octave: on le trouva le plus heureux des mortels. La charmante Octavie.

Octavie devint l'objet de tous les hommages, peut-être même de toutes les adorations ; et elle y eût été sensible, sans le plaisir délicat de les sacrifier à Octave.

Elle fut citée comme un modèle de décence, de sagesse, de sensibilité : ses devoirs furent ses plaisirs. Sa conduite avec Octave répara les torts d'un engagement forcé, où sa raison avait eu trop à combattre son cœur. Ne pourrait-on pas conclure de son histoire, que les parens qui, par malheur, ne songent qu'à de vains avantages, tels que ceux de la fortune et de la naissance, sont plus coupables que leurs victimes infortunées. Ah ! tant d'exemples le prouvent. Ce n'est que dans l'union de deux ames assorties l'une à l'autre, que la félicité est constante, et peut-être même les vertus. Ceux qui trouveraient à Octave trop de passion, trop de fidélité, d'obéis-

sance ou d'enthousiasme pour sa maîtresse, sont priés de se rappeler que je leur ai fait l'histoire d'un amant du quinzième siècle, et qui n'était pas Français.

FIN DE VIOLENTE ET OCTAVE.

ÉLOGE

DE

MADAME DU BOCCAGE.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Qu'il est intéressant de voir une belle femme faire l'éloge d'une belle femme ! Voltaire a dit quelque part :

On se hait au Parnasse encor plus qu'à Versailles.

C'est comme s'il avait dit :

On se hait à Paphos encor plus qu'à Versailles.

Car si les beaux esprits se détestent et se calomnient entr'eux, les jolies femmes ne se détestent pas moins, et se calomnient bien davantage. Mesdames de Beauharnais et du Boccage ont fait mentir le proverbe ; et la postérité leur rendra justice, et la postérité comparera leur amitié pure et

céleste à celle de Nisus pour Euriale, et de Pilade pour Oreste.

Madame de Beauharnais a fait un éloge charmant de son amie, et nous le donnons ici tel qu'elle l'a composé, persuadés que c'est flétrir une rose que d'y toucher, et que les vases sacrés ne doivent point être souillés par une main profane. Le sexe de madame de Beauharnais cependant ne lui a pas permis de tout dire, et nous croyons devoir, pour la satisfaction du lecteur, suppléer à son silence relativement au cardinal Passionéi : s'il ne faut pas tout dire au lecteur, il ne faut pas aussi lui laisser tout deviner.

Le cardinal Passionéi était un

fort bel homme qui n'avait jamais aimé ; et quoiqu'il ne fût plus jeune, il devint amoureux de madame du Boccage, la première fois qu'il la vit. Le pape Benoît XIV, en le voyant passer, avec madame du Boccage, sous les fenêtres du Vatican, s'écria: *et homo factus est.*

Ce mot très-spirituel et très-digne d'un pape philosophe, fait l'éloge de trois personnes à-la-fois ; pouvait-il rester dans une lacune ? . . . Il est un peu leste, pour un pape, je l'avoue ; mais comme les demoiselles françaises ne savent pas le latin, il ne blessera point les oreilles chastes, et je serai absous par le pape lui-même,

de l'avoir prononcé tout entier.

L'amour du cardinal d'ailleurs ne fut point récompensé, car Mme. du Boccage fut toujours extrêmement sage ; elle n'admettait de fleurettes que celles qui étaient en jolis vers, et c'est poétiquement qu'elle y répondait, jamais d'une autre manière. Et quoiqu'elle fût pleine d'esprit, de savoir et de talent, un peu différente de la très-sainte Vierge, jamais elle ne fit d'enfant, même par l'opération du St.-Esprit ; elle resta plus vierge que la Vierge même, et c'est peut-être ce qui la fit parvenir à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

Mais le nom de la très-Sainte-

Vierge me rappelle la dévotion de madame du Boccage. Madame du Boccage nous a dit bien des fois qu'étant à Ferney chez M. de Voltaire, M. de Voltaire la combla d'honneurs, d'attentions et d'hommages, mais qu'un jour il se fâcha sérieusement de ce qu'elle avait été à la messe. Et pourquoi se fâcher de ce qu'une dame va à la messe? l'homme qui a fait le vers suivant :

Eh! mes amis, l'erreur a son mérite.

l'homme qui toute sa vie a prêché la tolérance, a-t-il pu blâmer une dame qui n'offensait personne, en suivant sa religion? Madame du Boccage aurait pardonné à Voltaire d'aller

au sanhédrin des Juifs, aux prêches des Protestans, etc....... Ah! la dévotion de madame du Boccage était infiniment plus douce que la philosophie de Voltaire.

C'est la révolution française, sur-tout, qui a prouvé la douceur de caractère et d'opinion de madame du Boccage. Quoique cette révolution terrible lui eût enlevé les trois quarts de sa fortune, qui n'était pas considérable, jamais elle ne s'en plaignit, jamais le moindre mot d'humeur ou de colère ne sortit de sa bouche : elle réunissait chez elle des hommes de tous les partis, de toutes les opinions,

et si quelqu'un avait pu ramener la paix en France, soit parmi les beaux esprits, soit parmi les diplomates, c'est madame du Boccage qui aurait fait ce miracle. M. Danse de Villoison, le royaliste, y combattait contre M. Dusaulx, le républicain, et l'un et l'autre avaient raison à ses yeux. Jupiter, d'après Horace, faisait trembler le monde par le mouvement de ses sourcils, *cuncta supercilio moventis*, et madame du Boccage le pacifiait par un de ses regards.

La vieillesse de madame du Boccage a été aussi extraordinaire que sa jeunesse; quoiqu'arrivée à l'âge de quatre-

vingt-treize ans, elle n'a rien eu de la décrépitude, et sa vie a été, pour ainsi dire, une jeunesse éternelle. Elle avait adressé, deux ans avant sa mort, des vers charmans à madame de Beauharnais, qui avaient été lus au lycée Marbeuf, avec beaucoup de succès. Tout le monde avait été content de madame du Boccage; elle seule ne fut pas contente d'elle-même. Je fus chargé, ou nous fûmes chargés, car, en qualité d'Éditeur, je crois qu'on peut dire *je* ou *nous*, je fus chargé, dis-je, par madame du Boccage, de lui annoncer la gloire dont elle avait joui : elle me répondit

que sa pièce de vers ne valait rien, et sous mes yeux, avec ses yeux de quatre-vingt-onze ans, et sans le secours de lunettes, elle recopia sa pièce elle-même, avec les corrections, et la rendit beaucoup meilleure qu'elle n'était.

Quel est celui de nous autres Editeurs qui, à cet âge, pourrait en faire autant?

Nous avons ajouté, à la suite de cet *Éloge de madame du Boccage*, quelques poésies (*) de madame du Boccage et de madame de Beauharnais; le

---

(*) Ces poésies prouveront mieux encore que nos discours, l'amitié que ces deux Dames se portaient l'une à l'autre.

public jugera le talent de ces deux Muses ; et comme nous n'avons aucun titre pour n'être pas de son avis, nous approuverons son jugement.

A LA MÉMOIRE

DE Mme. DU BOCCAGE.

MADAME DU BOCCAGE n'est plus! Muses pleurez ! Grâces donnez des larmes à celle qui fut semblable à vous, à celle dont les traits, effacés par la main impitoyable du temps, vous rappelaient encore. Hélas! elle a cessé de vivre; que dis-je? de souffrir. Ses écrits vivront toujours; sa mémoire ne cessera point d'être chère aux cœurs sensibles; elle n'est point perdue pour eux! jamais ils ne contempleront la beauté, sans se souvenir des restes nobles et touchans de la sienne; jamais ils ne la verront unie à l'esprit et à la bonté, sans se dire en soupirant : telle fut la sienne! Je ne l'ai connue que dans l'âge où l'on est abandonnée, si l'on n'a été que belle et même que spirituelle. Madame du Boccage avait

alors soixante-dix-sept ans ; ce fut à un concert, chez un de nos amis communs, l'aimable, le vertueux et savant M. de Parazza, président à mortier du parlement de Toulouse, que je me trouvai, pour la première fois, dans la même maison qu'elle. Connaître madame du Boccage, c'était l'aimer ; et que n'est-il encore, celui auquel j'eus une si douce obligation !

J'y devais attacher d'autant plus de prix que, liée avec plusieurs personnes de sa société, jamais je ne les ai entendues différer d'opinion sur son compte ; jamais je n'ai ouï-dire à aucune, qu'après l'instant, (l'appellerai-je de féeries ?) où les femmes, quoique belles encore, voient s'évanouir le culte qu'on rendait à l'aurore de leurs charmes, madame du Boccage ait montré ni humeur, ni ennui, ni envie. La beauté qui décline est comme l'Empire qui chancelle, quelques pas de plus, et elle aura régné.

Cependant, ne peut-on se passer de sujets, si l'on a mérité de conserver des amis? et madame du Bocage le méritait.

Je n'entreprendrai point l'énumération de ceux dont j'ai partagé avec elle le bonheur d'être l'amie; mais comment ne pas parler du digne prince de Gonzague, amené chez elle et chez moi par l'admirable Buffon, et appelé par lui notre beau prince philosophe? comment ne rien dire du Corneille de l'Italie, le comte Alfiéry; du spartiate abbé de Mably; de l'éloquent et infortuné Bailly; de l'abbé Barthélemy, peintre et poète comme Platon; de notre Juvénal Dussaulx; du prince des astronomes (*) Lalande; de M. l'abbé de Cambacérès, l'ame d'un cercle et le Massillon de la chaire? Tous ne passaient guère de jours sans aller chez madame du Boccage.

(*) Ce nom a été donné à M. de Lalande, par madame la duchesse de Saxe-Gotha.

On sait qu'elle a voyagé dans les premières cours de l'Europe, et avec quelle distinction elle y a été reçue; ses lettres sur les différens voyages qu'elle y a fait l'attestent. Les deux années qu'elle a passées à Rome m'ont paru celles de sa vie sur lesquelles madame du Boccage se plaisait le plus à revenir; elle aimait sur-tout à s'en entretenir avec M. de Pougens, et l'on n'en sera pas étonné; elle appréciait le profond savoir dans les arts de son esprit et de son cœur.

M. le Duc d'Issiéri, qui jouit à Rome de cette haute considération que ne donne point la seule naissance, m'a dit qu'elle y avait été conduite, suivant l'usage vraiment hospitalier des grandes dames italiennes, par madame sa mère. Il se rappelait sinon les succès en Italie de madame du Boccage, au moins les intéressans récits à ce sujet, de madame sa mère, de laquelle il tient une aussi heu-

reuse qu'éloquente mémoire. Madame la princesse Lambertini, l'une des plus charmantes et des plus spirituelles personnes du monde, quoique trop jeune pour avoir connu madame du Boccage à Rome, autrement que par sa renommée, m'a prouvé, en me le répétant, qu'on pouvait embellir jusqu'aux éloges qu'elle en avait entendu faire dans la langue maternelle des Muses et des Grâces.

Le portrait de madame du Boccage, placé au haut de la salle de l'illustre académie des Arcades de Rome, frappa mes yeux délicieusement le jour où, trente-cinq ans après elle, j'eus l'honneur d'être admise au nombre de ses associées ; il y était en vénération, et ce n'est pas un léger triomphe.

Le cardinal Passionéi lui rendit aussi les armes ; celles de la beauté, jointe au charme de l'esprit et du talent, peuvent-elles n'être pas victorieuses ! . . . . .

Il l'avait lue avec intérêt ; il la vit, il l'entendit, l'admira, soupira, peut-être, la crut (nouvelle Hébé) toujours dans son printemps, crut y être lui-même et s'écria . . . . (*) Mais le latin n'est pas permis à toutes les femmes, et l'exclamation du cardinal, très-connue d'ailleurs, était latine.

M. de Voltaire, que madame du Boccage alla voir à Ferney, reçut cette belle Muse en Apollon qu'il était, la retint plusieurs jours, fut charmant jusqu'au dernier, la fêta, la chanta, la couronna ; les lettres qu'il lui a écrites et les vers qu'il lui a plus d'une fois adressés, respirent la galanterie inépuisable dans laquelle il excellait, et dont elle

(*) Non, l'exclamation latine n'est point comme on me l'avait assuré, du cardinal Passionéi ; mais du pape Bénoît XIV, en voyant, des fenêtres de son palais, le cardinal accompagner madame du Boccage dans une de ses promenades.

avait plus de droit qu'une autre d'être l'objet préféré.

Environ quarante ans après, la couronne immortelle des talens fut de nouveau posée sur la tête de madame du Boccage; mais ce ne fut pas en personne, pas même en sa présence, qu'elle reçut cet honneur; sa modestie s'y refusa: son buste fut porté au lycée des Arts. M. Désaudray, à titre d'élu du Parnasse et d'amateur, aussi bienveillant qu'éclairé (ce qui n'est pas toujours synonyme), et, à titre de directeur de ce lycée, couronna le buste de madame du Boccage: une notice de ses ouvrages fut lue au milieu des applaudissemens, par l'intéressant poète, et tout aussi intéressant prosateur de Moustier, qui, malheureusement, ne vit plus qu'au temple de Mémoire, et dans celle de ses amis. Les remercîmens de madame du Boccage furent tels qu'on devait les attendre de la dixième Muse de son siècle; sa reconnaissance y fut

exprimée avec la grâce modeste qui ne l'abandonnait jamais, et qu'elle semblait ignorer.

Son cercle, dont j'ai déjà dit quelques mots, était brillant, choisi, imposant même; les hommes de lettres qui ont le plus honoré la France, les étrangers les plus distingués, sous tous les rapports, y apportaient l'encens légitime que n'obtiennent pas toujours les talens, mais que commandent les vertus : celles de madame du Boccage étaient douces; elle joignait à la politesse, on peut dire je crois, majestueuse du siècle de Louis XIV, l'amabilité fine et mesurée du sien. Ses jugemens étaient sages, son goût exquis, sa mémoire heureuse; elle racontait avec précision et simplicité; c'était toujours lorsqu'il le fallait, jamais plus que les autres, et jamais plus qu'on ne l'aurait voulu : on ne pouvait écouter ni parler plus obligeamment qu'elle. L'aménité de sa conversation at-

tirait; on aimait à lui plaire, on la quittait ordinairement avec l'espérance d'y avoir réussi; et cependant ce n'était pas à soi, c'est à elle qu'on l'attribuait.

Briller aux dépens des autres, n'est que trop facile : l'auditoire éveillé, attentif, amusé d'avance, est à vous. La beauté vous sourit et malheureusement la laideur encore plus. On a pour soi les méchans, les faibles, les sots, et il y en a, Dieu sait!... Loue-t-on, au contraire; l'un doute, l'autre nie, l'autre interrompt; celui-ci écoute impatiemment; celui-là point du tout : on prêche enfin dans le désert. N'importe, madame du Boccage ne se lassa jamais du bon esprit : son tact était trop délicat pour ne point l'éclairer sur les ridicules de la pauvre humanité; mais elle s'y arrêtait peu; elle avait trop lu, trop réfléchi, trop voyagé, trop comparé, pour avoir besoin des ressources futiles de la raillerie ou du persifflage; elles ne con-

venaient ni à sa solide raison, ni à sa générosité.

Les bustes de Pope, Montesquieu, Cherstelfied et Fontenelle étaient dans son sallon; trois de ces hommes illustres avaient été de ses amis. Madame du Boccage me disait, en me parlant du dernier : qu'un jour causant avec lui (il avait peut-être alors quatre-vingt ans), lui ayant demandé comment on avait pu soupçonner l'homme et l'auteur le plus aimable de manquer de sensibilité? c'est, lui répondit Fontenelle, parce que je n'en suis pas encore mort.

Mill autres traits particuliers, sur des personnes qu'elle avait vues, et que les autres ne connaissaient que par tradition, rendaient son entretien attachant et varié; des plumes aisément plus habiles que la mienne, les présenteront sous un plus beau jour; c'est à elles aussi qu'il appartient de rendre compte des ouvrages de madame du Boccage; je me

me borne ici à leur nomenclature:

Le poëme de la Colombiade; l'imitation du Paradis terrestre de Milton; la tragédie jouée, dit-on, avec succès, des *Amazonnes*; des poésies fugitives, et les Lettres sur les voyages en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande et en Suisse, etc. etc.

Le Clément, des cinq années littéraires mort bien long-temps avant madame du Boccage, ce censeur charmant qui écrit si bien, dont les critiques sont si fines, si spirituelles, si impartiales, que j'appellerais, si j'osais prononcer, le Sévigné des hommes, parce qu'il joint à la force des pensées le naturel et la grâce de l'expression, parle avec beaucoup d'estime des productions de madame du Boccage, sur-tout de la tragédie des Amazonnes, et de l'imitation du Paradis terrestre. Il s'y connaissait, et l'on peut, sous la garantie d'un tel juge, nier affirmativement l'oubli prétendu des ouvrages de madame

du Boccage, quoiqu'elle soit du sexe auquel il n'est pas permis de chercher à s'immortaliser.

Cependant madame du Boccage, auteur, en était-elle moins bonne parente, moins bienveillante pour ceux qui la servaient, amie moins attentive ou moins constante? en fut-elle moins fidèlement adorée de tout ce qui l'approchait? Non, ses talens n'ôtèrent rien à ses vertus privées.

Un de ceux qui chérissait le plus en elle leur réunion estimable, était M. de Bréquigny, des Académies Française et des Inscriptions. La douceur de ses mœurs, son savoir modeste, sa politesse affectueuse, l'égalité de son ame, son indulgence et son affabilité habituelle, qui pourtant ne nuisirent jamais à la vérité de son caractère: tant d'analogie avec madame du Boccage les rendait nécessaires l'un à l'autre, et c'est également l'éloge de tous deux.

Je n'y ajouterai qu'un mot, c'est que, après la mort de M. de Bréquigny, qui logeait et mangeait avec elle, un neveu de madame du Boccage, parut à tous les yeux pouvoir seul remplacer auprès d'elle son digne ami, M. de Bréquigny.

Ce neveu rare, aussi recommandable par son esprit que par son ame, M. du Péron, ancien Maréchal-de-Camp, lui consacra les soins du fils le plus tendre, à l'époque où madame du Boccage, ruinée par la révolution, ne pouvait plus tenir d'état et rassembler autour d'elle ceux qui l'avaient aimée pour elle-même. Ainsi, et les ravages du temps, et ceux du sort, n'ont pu altérer son courage, ni l'amitié qu'on lui portait.

J'eus de la sienne, il y a quelques années, une marque douloureuse et pourtant bien chère à mon cœur; elle me légua la médaille qu'elle avait reçue de l'académie des Arcades de

Rome (*). Dangereusement malade, il n'y a guère plus d'un an, elle me fit prier d'entrer chez elle, un jour où je passais moi-même à sa porte, mais seulement pour être mieux informée de son état : sa prière m'alarme ; partagée entre la reconnaissance de son obligeant désir de me voir, et l'appréhension de la trouver sans espérance, je monte l'escalier en tremblant ;.... j'arrive, j'approche de son lit ; elle m'ouvre ses bras. « J'ai voulu, me dit-elle, vous remettre, tandis que j'existe encore, le legs que vous avez accepté, ce dernier tribut de mes sentimens, et mourir avec la pensée consolante qu'il vous rappellera le souvenir d'une personne qui vous a tendrement aimée, et que vous voudrez bien en garder toujours le gage.... » Jusqu'à la mort, lui dis-je ! et je lui

(*) M. de Toustain, vrai Chevalier Français de leurs plus beaux temps, fut chargé par madame du Boccage de m'en donner connaissance.

tiendrai parole. Que n'ajouta-t-elle point de trop flatteur.....Je fus long-temps sans pouvoir y répondre : je sortis, de chez cette femme adorable, oppressée, le cœur déchiré, demandant au ciel sa conservation... Mes larmes coulent et je n'en dirai pas plus... Mais jamais je ne me rappellerai ce moment solennel sans attendrissement, et sans qu'il me renouvelle mes ineffaçables regrets et la perte qu'ont faite tous les amis de madame du Boccage.

Je l'ai vue, un mois encore avant sa mort, glacée par les ans, accablée par les maux, affaiblie par le défaut de sommeil et de nourriture, recouvrer des forces pour dire des choses aimables à ceux qui l'entouraient, envisager sa fin avec la tranquillité d'une ame pure et d'un caractère inaccessible à la faiblesse : je l'ai vue même, alors qu'elle se sentait mourir, que le poids des ans, des infirmités, des privations sans nombre et

des pertes sans retour, l'assaillaient à-la-fois, sourire encore à l'amitié.

J'ai vu près du charmant portrait fait par la célèbre mademoiselle Loire, des plus brillantes années de madame du Boccage, l'entière décomposition de ses traits, n'offrir que de belles ruines; son ame y était empreinte!... Hélas! je ne la voyais plus sans craindre que ce ne fût pour la dernière fois; je devais le prévoir, et je n'en ressens pas moins vivement la perte d'une femme, l'ornement de la littérature, l'honneur de son sexe, un modèle d'indulgence, d'urbanité, de talens sans morgue, et de philosophie sans ostentation.

Deux nièces de madame du Boccage, madame de Brassac et madame de Blanchetti, qu'elle avait élevées et mariées, reçurent de la nature la même douceur, la même amabilité, et les mêmes grâces, perfectionnées par l'éducation et les exemples. L'une d'elles, madame de

Blanchetti, jeune encore, a conservé ses heureux avantages; mais, dût le temps les effacer un jour, pour qu'elle n'en intéresse pas moins les cœurs sensibles, il suffira de dire: elle fut nièce et fille d'adoption de madame du Boccage.

Hélas! pourquoi cette Muse que nous pleurons, cette digne et première élue de l'auguste (*), de la savante et indulgente académie de Lyon, l'Athénée aujourd'hui, n'est-elle pas née plus tard? pour admirer plus long-temps celui qu'elle a vu relever cette grande cité abattue, conquérir, conserver, pacifier, éclairer les nations, en être à-la-fois le vainqueur et le modèle.... encore plus faire pour la nôtre, que de la retirer de l'abîme, l'arracher au malheur, fermer

(*) Auguste; elle l'est encore plus à présent que jamais: savante; ses preuves sont faites, et d'indulgence aussi, ayant sous ces deux dénominations, daigné m'admettre au nombre de ses associées. Cet Éloge a été composé en 1792.

ses plaies profondes, secher ses larmes, ramener le calme dans son sein déchiré; elle l'a vu régénérer la France comme la sauver, y rétablir la religion et avec elle les mœurs; enfin y fixer la gloire, la clémence, le bonheur et les vertus, et tout cela sous l'égide de son génie héroïque et sage, de ce génie fait pour n'obéir qu'à la raison et commander aux événemens; de ce génie universel, me disait madame du Boccage, qui, de moment en moment, surprend davantage l'imagination, parle plus sensiblement au cœur, et ne laisse désormais rien à inventer aux poètes ni aux peintres qui ne soit moins grand que lui (*).

(*) M. le comte de Ponti, noble Vénitien, auteur aimable et connu de madame du Boccage, s'est engagé formellement à embellir, c'est-à-dire, à traduire l'hommage que mon cœur est loin d'avoir pu étudier.

Un autre admirateur de madame du Boccage, M. de Palmézeaux, le ménéchume de

M. de l'Empirée, doué des mêmes qualités et d'infiniment de talens, a adressé à madame du Boccage ce quatrain qu'elle aimait beaucoup.

Vers pour être mis sous le portrait de madame du Boccage.

De sa muse aimable et féconde
Jamais les doux accords ne seront oubliés :
Elle a chanté Colomb, vainqueur du nouveau monde;
Elle voit le nôtre à ses pieds.

(*Note de l'Auteur.*)

VERS
A Mme. DU BOCCAGE,

En lui envoyant mon portrait, et lui rappelant la promesse du sien.

Près de l'illustre du Boccage
Allez, mon portrait, vous placer ;
Y ferez doux apprentissage,
De l'art de plaire et de penser.
Allez, chez cette Muse aimable
Chercher science, esprit raison,
Talent modeste, ame adorable,
Et des fleurs de toute saison.
Point n'accomplirez le message
D'où dépend ma félicité,
Si ne m'obtenez son image.
Elle n'aura rien de flatté,
Puisque c'est l'immortel ouvrage
Du pinceau de la vérité.

RÉPONSE

De madame DU BOCCAGE *à madame la Comtesse de* BEAUHARNAIS, *qui lui avait envoyé son portrait.*

MUSE savante en l'art d'écrire,
Pour plaire même, à l'œil jaloux,
Les attraits, vous les avez tous,
Et n'ignorez que l'art de nuire;
Mais que l'encens qui vient de vous
Est un poison subtil et doux!
Je sens combien il doit séduire;
C'est un appas vif et flatteur:
La vérité veut le détruire,
La vanité s'en fait honneur.
Je tiens votre image et l'admire;
Ses yeux ont un charme vainqueur.
Que la voix, jointe à son sourire,
Ne vient-elle animer ma lyre!
Du modèle peint dans mon cœur
J'aurais le talent enchanteur.

VERS

A madame DU BOCCAGE, *après avoir lu d'elle les vers charmans où M. l'abbé* BARTHÉLEMY *est comparé à Alcibiade, au sujet de son bel ouvrage intitulé :* Voyage d'Anacharsis en Grèce.

D'ALCIBIADE vous parlez
Comme il aurait parlé lui-même :
Je ne dis pas que vous lui ressemblez
Mais vous avez sa grâce et son charme suprême.
Ah ! s'il vous eût connue ; ah ! s'il eût près de vous
Passé les beaux jours de sa vie !
Vous prenant pour son Aspasie,
Il fût tombé sans doute à vos genoux ;
Et la couronne d'Uranie
Que vous méritent vos travaux,
Sur son front belliqueux, aux myrthes de Paphos,
Eût été bientôt réunie.
Vous auriez plus fait, je parie ;
Devenu vertueux, en vous appréciant,
Des héros grecs, le plus charmant
Se fût montré, je crois, un Aristide,
Ou plutôt un vrai Thucidide.

C'est-à-dire un Barthélemy.
Barthélemy, c'est moi qui le décide,
Et je le dis tout haut, quoique femme et timide,
Est plus fait que les Grecs pour être votre ami.
Que sa plume est enchanteresse!
Quel coloris, quel feu, dans ses moindres tableaux!
Pour peindre les moeurs de la Grèce,
Il a retrouvé leurs pinceaux:
Eh bien! ce n'est pas tout: pardonnez-moi, Madame
D'oser le révéler; il a saisi votre ame.

VERS

A madame DU BOCCAGE, *à l'occasion des vers que lui a adressé* M. DUSAULX, *sur la description en prose, aussi belle que poétique qu'il a faite des Pyrénées.*

DE notre savant Juvénal
On sait que la gloire est l'idole ;
Dans ses écrits rien n'est frivole,
Son burin est original :
De celui de Buffon il a fait la conquête,
Ce Dusaulx que nous révérons ;
Et vous dérobez ses crayons
Pour parer le laurier qui couronne sa tête.
Tenez, lorsqu'avec lui vous parcourez
Ces monts brillans qu'on nomme Pyrénées,
Quels mouvemens nouveaux vous m'inspirez !
Je veux chanter vos vastes destinées.
Je vous suis tous les deux : j'entends le bruit des eaux
Qui tombent du haut des montagnes ;
Mon esprit avec les ruisseaux
Roule dans les vertes campagnes :
Avec vous, avec lui, j'escalade les monts,
Qui s'élèvent aux cieux hérissés de glaçons.

Du haut de ces palais que l'hiver sut construire,
Si mes yeux par hasard parcourent les vallons,
Quel spectacle étonnant ! Je contemple, j'admire
Et je compte les nations;
Je vois par-tout les passions
Avec acharnement se disputer l'empire. . .
Ah ! ce sont des fleurs qu'il me faut.
J'en retrouve sur-tout dans vos charmans ouvrages,
Et que votre muse à propos
Les consacre à l'objet de nos justes hommages,
Au bienfaisant, au vertueux Dusaulx !
De vous, de votre ami, que je relis sans cesse,
Si mes écrits pouvaient un peu se rapprocher,
La Seine alors pour moi deviendrait le Permesse,
Et pour mieux cacher ma faiblesse,
Vos lauriers sur mon front viendraient tous s'attacher.

VERS

A M. le Comte de BULKELEY, *lorsqu'il fut nommé Ministre de France à Ratisbonne, en* 1793.

L'AMITIÉ ne connaît point l'art,
Comte, ma muse est endormie;
Comment chanter votre départ
Lorsqu'on est vraiment votre amie?
Pour exprimer des sentimens
On n'a pas besoin d'éloquence;
Et quelquefois des vers charmans
Parlent moins bien que le silence.

Allez donc, par votre prudence;
Allez, de nos Ambassadeurs
Aggrandir encor l'influence,
Et prouver à maints Électeurs,
Se battant pour la préséance,
Qu'avec votre esprit et vos mœurs
On est en France comme ailleurs,
(Mais sans tirer à conséquence)
Au-dessus des vaines grandeurs;
Quoiqu'on se résigne aux honneurs
Et que l'on soit une Excellence.

ANAXIS ET THÉONE,

OU

L'ILE DE LA FÉLICITÉ,

POÈME EN TROIS CHANTS.

ÉPITRE

AUX DAMES.

MESDAMES,

Vous savez combien je hais le sexe plus amant qu'ami du nôtre : je crois l'avoir suffisamment prouvé par mon Épitre aux hommes (*), Épitre qui a paru dans plusieurs recueils, entr'autres dans l'Almanach des Muses, et qui a été honorée de vos applaudissemens, lorsque M. Vigée, notre moderne Gresset et l'Amphyon de nos Lecteurs, l'a lue devant vous au Lycée de Paris, et l'a embellie de tous les charmes de son

(*) Je débutais dans la carrière des lettres quand j'ai adressé aux hommes cet Épitre, que l'on trouvera immédiatement à la suite d'Anaxis et Théone, page 183.

débit enchanteur. En conséquence de cette haine profonde, dont pourtant quelques-uns sont exceptés, j'ai rassemblé mes forces féminines pour lancer de nouveaux traits contre ces méchans hommes, et pour les accabler, s'il est possible, sous un petit poëme en trois chants, comme jadis le grand Jupiter écrasa les Géans sous le poids de l'Etna; poëme, je l'avoue, que j'aurais fait bien plus long, si j'avais eu une plus longue haleine.

Le sujet de ce poëme déplaira à ces messieurs, je l'espère, mais plaira sans doute à mon sexe. C'est l'ouvrage d'une dame qui m'en a donné l'idée; et cela devait être: ne faisons-nous pas, depuis long-temps, ou du moins ne devons-nous pas toujours faire cause commune? Quoi qu'il en soit, c'est en lisant le joli roman de madame Daulnoy, intitulé: *Hypolite, Comte de Duglas*, que la fantaisie m'est venue de composer

l'Ile de la Félicité, ou Anaxis et Théone; et ce poëme, tout faible qu'il est, j'ai l'honneur de vous le dédier, mesdames : puis-je mieux faire que de mettre ma muse sous la protection des Grâces ?

Il existe cependant une grande différence entre le nom d'*Anaxis* et celui d'*Hypolite*, et peut-être aurez-vous peine à croire que j'aye puisé mon sujet dans ce roman de madame Daulnoy. Je m'explique.

Ce n'est point son roman entier que j'ai mis en vers ; ce n'est point son héros principal que j'ai choisi pour mon héros : j'aurais fait une Iliade, ou plutôt j'aurais joué le rôle de la maussade petite grenouille (du naïf et profond philosophe La Fontaine), qui voulait égaler le bœuf en grosseur. L'impertinente ! Il n'y a que ces messieurs (*) qui puissent

(*) Je demande pardon de n'avoir pas effacé l'amphibologie.

s'emparer victorieusement de la trompette héroïque : c'est bien assez pour nous d'atteindre à l'humble flageolet, et encore certains originaux s'affublent-ils de l'armet de Manbrin pour nous le disputer.

Mais, il y a dans le roman de madame Daulnoy un épisode charmant qui se trouve à la page 99 de l'édition de 1757, imprimée chez Valeyre et Cailleau : c'est cet épisode que j'ai choisi pour sujet de mon poëme. Vous savez, ou pour mieux dire, vous devinez, mesdames, (car nous savons peu et devinons tout), que cet épisode n'a aucun rapport avec le roman. C'est pour désennuyer l'abbesse du couvent où l'amante d'Hypolite est renfermée, qu'il la raconte ; et l'auteur, je veux dire madame Daulnoy, ne manque pas de faire observer au lecteur, que ce conte est fort approchant de ceux des Fées. Elle aimait à la folie ce genre, dans lequel elle a excellé ; et

moi, qui n'excelle en rien, j'avoue que j'en raffolle aussi; mais nommément de ce petit conte dans lequel je trouve un but moral si marqué, qu'à coup sûr vous me saurez gré d'en avoir fait usage. Le héros est à-la-fois ambitieux et infidèle. Ambitieux! soit; il l'est avec grandeur; mais infidèle! il n'y a pas l'ombre de grandeur à cela. Est-ce au moins la route du bonheur? c'est ce que vous verrez, mesdames, à la fin de mon poëme. Anaxis, au reste, que d'un seul trait de plume madame Daulnoy place sur le trône de Russie; Anaxis, son héros et le mien, elle le fait punir à la fin de son épisode; et moi, comme de raison, j'en fais autant du héros de mon poëme.

Mais enfin, donner aux passions une direction à-la-fois morale et utile, voilà quel a été mon unique but. C'est une femme qui m'a soutenue dans mon entreprise; les femmes doivent me seconder

en me lisant, et en me faisant lire avec bienveillance par ceux et celles qui attachent quelque prix à la morale mise en action.

Je me flatte, en cas d'un tant soit peu de succès, que quelques docteurs bien pindariques, diront que j'ai fait cet ouvrage avec mon teinturier. Eh! pourquoi m'épargner? ce serait une injure; ne l'a-t-on pas dit de mesdames de la Fayette, Deshoulières, Tencin, Riccoboni, etc.?..... Ne le dit-on pas encore de toutes les femmes qui écrivent? Ces messieurs devant être crus *sur parole*, parce qu'ils sont les plus forts, il est clair que les femmes ne pensent qu'accidentellement, et qu'elles n'ont pas plus d'ame que la petite chienne qu'elles caressent toute la journée, ou que la chienne de Descartes, qui n'était rien moins que caressée, comme on sait (*).

(*) Descartes passait pour battre sa chienne fidèle.

Ils

Ils ont prouvé tout cela, ces messieurs; oui, vraiment, ils l'ont prouvé; nous ne sommes, à leur avis, que des perroquets plus ou moins bien stylés; nous ne savons rien faire par nous-mêmes, excepté ramager un peu: mais comment? au hasard; quand ce n'est pas de réminiscence, et toujours trop. Entendez-vous, femmes charmantes?

Puisqu'il faut que nous ayons un teinturier, je confesse que madame Daulnoy est le mien, et que je suis le sien peut-être. C'est une épisode de madame Daulnoy qui m'a fourni le sujet de mon poëme; mais le style m'appartient en entier, et c'est quelque chose que le style, dans le siècle philosophique, où toutes les idées sont épuisées. Oserai-je dire plus? oui, j'oserai examiner mon modèle inimitable, et moi.

Il y a peu d'images poétiques dans le roman de madame Daulnoy, parce qu'il est en prose: il y en a davantage dans

mon poëme, et cela parce qu'il est en vers. Sa prose est souvent diffuse ; ses négligences, quoique aimables, sont aussi trop fréquentes, et son naturel enchanteur tombe par fois, plus que de raison, dans le familier. J'ai tâché d'éviter ces défauts ; et si je n'ai pu faire faire un pas vers moi aux Grâces, qui accouraient toujours au-devant d'elle, j'ai du moins soigné mon style avec une patience que je n'ai pas non plus trouvée dans mon modèle. Mon poëme, en un mot, n'est qu'une imitation très-libre de madame Daulnoy, où elle-même aurait bien de la peine à se reconnaître. Je n'ai, au fait, puisé dans la prose de madame Daulnoy, qu'un canevas très-irrégulièrement tracé, que j'ai brodé à ma fantaisie, et que je crois avoir embelli...

Mais que dis-je ? ô scandale ! il me semble que je me loue ! Eh ! pourquoi pas ? les hommes, tout sûrs qu'ils sont de leur supériorité, se louent si com-

plaisamment ! quel plus bel exemple à suivre ! se louer, afin de l'être, c'est comme la Divinité, se suffire à soi-même, et apprendre à vivre aux athées. Pourquoi m'en ferais-je faute ? . . . Ils me dépriment assez . . . Pourquoi ne repousserais-je pas d'avance les traits que va me porter leur colère sublime, ou, si l'on veut, leur éternelle vanité ; la plus candide, à parler vrai, de toutes les affections de leurs ames. . . . Ceci, encore une fois, souffre maintes et maintes exceptions, et telles que mon plus beau titre à la gloire, et peut-être le seul, est de savoir les faire.

Je ne vous parlerai point, mesdames, des pièces fugitives qui suivent mon poëme en trois chants ; ce sont des bagatelles qui méritent à peine votre attention. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ont toutes été accueillies par les grands-hommes et par les femmes célèbres à qui je les adresse, et que toutes, ou presque

toutes, m'ont valu des réponses que ma modestie m'empêche de publier. De la modestie!... direz-vous, peut-être? satisfaites plutôt notre curiosité (*). Oui, de la modestie. Ne faut-il pas toujours en revenir à son caractère; et sur-tout après avoir pris un seul moment le ton qui fut toujours le plus étranger à mon ame. Il n'y aura donc désormais que votre suffrage, tribunal sensible, femmes adorables, et vous, hommes de génie indulgens, qui puisse m'inspirer constamment de l'orgueil et plus encore de reconnaissance.

Salut.

FANNY DE BEAUHARNAIS.

(*) J'ai, en effet, cédé à cette curiosité qui m'a été témoignée par plusieurs personnes, mais non pas cédé entièrement: j'ai du craindre de la lasser.

ANAXIS ET THÉONE,

OU

L'ILE DE LA FÉLICITÉ.

CHANT PREMIER.

JE chante d'Anaxis la magique aventure.
O toi! qui de Vénus dérobas la ceinture,
Homère, entends mes vœux! prête-moi tes pinceaux:
Anaxis, comme Achille, eut le cœur d'un héros.
Et toi dont la palette aimable, enchanteresse,
Par des contes charmans amusa ma jeunesse;
Séduisante Daulnoy, chère encore aux neuf Sœurs,
Prête-moi ton esprit, ta grâce et tes couleurs;
Comme toi je suis femme, et comme toi sensible.
Le sexe raisonneur ne voit rien d'impossible;
Il voudrait, m'enchaînant à ses austères loix,
Endoctriner ma muse et soutenir ma voix.
J'aime mieux à la tienne associer ma gloire,
Et voler sur tes pas au temple de mémoire.

Mais il faut commencer. Pardonnez, fiers censeurs,
Nous aimons à parler; jaser est dans nos mœurs.

Pardonnez ; je reviens au prince de Russie.
Sur le trône à vingt ans, par l'amour adoucie,
Son ame n'avait point cette rude fierté
Commune en ce climat par les ours habité.
Il était bienfaisant, courageux et sensible ;
Dans les combats sur-tout il était invincible.
Le Tanaïs, déjà témoin de ses exploits,
Semblait s'énorgueillir de couler sous ses loix.
Déjà le froid Volga l'avait vu dans les plaines
Terrasser de Moscou les troupes inhumaines ;
Et vainqueur dans les camps, vainqueur dans les forêts,
L'ours farouche vingt fois expira sous ses traits.

Un jour, il poursuivait cet animal terrible,
De sa garde entouré, dans un désert horrible :
Il s'égare, sa garde et tous ses courtisans
Ne l'aperçoivent plus et le cherchent long-tems.
La nuit vient, et l'orage aux ténèbres succède.
L'aquilon furieux ; tyran à qui tout cède,
Bouleverse les mers jusqu'en leurs fondemens ;
Il agite la terre ; et ses longs sifflemens,
Mêlés au bruit de l'onde, aux éclats de la foudre,
Menacent l'univers de le réduire en poudre.

Tout frémit ; Anaxis n'a point encor tremblé.
Tout est dans la terreur, son cœur n'est point troublé ;
Et presque enseveli dans une nuit profonde,
Il veut rester debout sur les débris du monde.
Mais le ciel est propice aux cœurs audacieux :
Le courage lui plaît ; il a sur lui les yeux.

Au milieu de ces bois un rayon de lumière
D'Anaxis tout-à-coup vient frapper la paupière;
Telle une violette, au milieu des glaçons,
Sur le futur printemps fait naître des soupçons.
Il marche; les rochers, les lacs, les précipices,
Rien n'arrête ses pas. Grands Dieux! sous vos auspices,
Sans doute il s'avançait. Vous aimez la vertu:
Un héros, grâce à vous, n'est jamais abattu.

La lueur le conduit au sein d'une caverne
Dont ressemble l'entrée à celle de l'Averne.
Il se rappelle Enée, et ses périls divers;
Et, comme ce héros, croit descendre aux enfers.
Son épée en ses mains est flamboyante et nue.
Une femme soudain se présente à sa vue:
Aux replis de son front, à ses cheveux blanchis,
Le regard la prendrait pour Cybèle ou Baucis.
C'est l'épouse d'Eole, et la sinistre mère
Des autans déchaînés qui désolent la terre.

Quel démon vous conduit en ces horribles lieux?
Dit-elle au jeune prince: apprenez que les Dieux
N'osent point y descendre, et que Jupiter même
Ne pourrait s'y montrer sans un péril extrême.
Mais j'excuse votre âge, et veux bien, pour ce soir,
Déroger à nos loix, et vous y recevoir.
Sans doute vous venez de faire un long voyage:
La pâleur de la mort est sur votre visage:
La fatigue a terni l'éclat de votre front.
Sur l'heure je prétends réparer cet affront:

Quoique mère des Dieux qui causent les naufrages,
Et dont l'haleine impie excite les orages,
Je porte une ame tendre et sensible aux malheurs
Qu'éprouvent trop souvent les jeunes voyageurs.

Elle dit; et soufflant sur une froide cendre,
La flamme se réveille; et prompte à se répandre,
Sa chaleur rend la vie au débile Anaxis,
Ranime ses beaux traits, et sèche ses habits.
Des Dieux de l'air on sait que la table frugale
De celle de Zénon (*) est la digne rivale;
Quelques mets toutefois, dès la veille apprêtés,
Sans faste au voyageur sont bientôt présentés.
Il ne les mange pas, sur l'heure il les dévore,
Et Pomone, à ses yeux, est préférable à Flore.

Est, Sud-Est tout-à-coup entrent avec fracas;
Nord les suit, et Borée accompagne leurs pas:
Famille turbulente et troupe désastreuse,
L'humanité par elle est souvent malheureuse.
L'un dit: j'ai coulé bas d'innombrables vaisseaux,
Et j'ai déraciné jusqu'à des arbrisseaux
L'autre: J'ai renversé des palais et des temples.
Zéphir est dans un coin; il suit peu ces exemples,
Et son ame est ouverte aux plus doux sentimens.
Moi, dit-il, je préside aux beaux jours des amans.
Tantôt mon souffle écarte avec délicatesse
La gaze qu'au désir oppose la tendresse;

(*) Philosophe Grec.

Et tantôt m'unissant à leurs brûlans soupirs,
J'ajoute à leur ivresse, et j'accrois leurs plaisirs.
J'aime la volupté qu'embellit la décence,
Et protège sur-tout la timide innocence.
Aussi j'entends bénir mes soins et mes bienfaits.
Je ne fais point de mal ; et le bien que je fais,
A chaque instant du jour me rend heureux moi-même:
Tant au bonheur d'autrui tient mon bonheur suprême.

Il dit, et sur le prince il souffle avec douceur,
Et ramène l'espoir presqu'éteint dans son cœur.

Zéphire!... oh ! que ne puis-je achever la peinture
De cet aimable enfant chéri de la nature !
Sa bouche de la rose a le doux vermillon ;
Sur son dos on voit luire aîles de papillon ;
Aîles dont le duvet légèrement voltige,
Et rappelle la fleur que balance sa tige.
Ses longs cheveux, flottant comme ceux d'Adonis,
Errent sur son épaule, en tissus désunis ;
Et son haleine pure est le baume champêtre
Que le parfum des fleurs dès le matin fait naître.

Sa mère le gourmande, et lui parle en ces mots :
D'où venez-vous, dit-elle, à l'heure du repos,
Et lorsque le sommeil clot toutes les paupières ?
Est-ce pour caresser les nymphes printannières
Qu'ici vous me laissez livrée à la douleur ?
Pouvez-vous de sang-froid contempler mon malheur ?
Ma mère, pardonnez, lui répondit Zéphire ;
Vous plaire est le seul but où votre fils aspire :

Mais je quitte à l'instant une divinité,
Admirable en tout point ; c'est la Félicité.
Dans un divin palais, sous le nom de Théone,
Des talens, des vertus, elle ceint la couronne.
Je tenterais en vain de peindre ses appas :
Les plaisirs et les jeux accompagnent ses pas.

De ses nymphes suivi, là, selon mon usage,
De l'une avec douceur j'effleurais le visage ;
De l'autre je baisais les cheveux ou la main,
Et j'épanouissais les roses de son sein.
L'une cueillait des fleurs, les tressait en couronne ;
L'autre, sur un gazon qui lui servait de trône,
Folâtrait ou dansait avec légèreté.
L'amour était par-tout de ses sœurs escorté ;
Et moi, de nymphe en nymphe, allant, venant sans cesse,
J'abandonnais mon ame à la plus douce ivresse.
Mais entre ces objets la déesse a le prix :
Elle seule occupait mon cœur et mes esprits.
La beauté, la vertu, voilà son apanage :
Elle m'eût fixé, moi, des Dieux le plus volage.
Il suffit de la voir pour en être enchanté ;
Et sur ses pas encor je serais arrêté,
Si je n'avais pas craint d'exciter vos alarmes :
Hélas! puis-je être heureux quand vous versez des larmes?

Anaxis lui demande en quels lieux, sans délais,
On peut de la déesse admirer le palais,
Et même y pénétrer, pour lui rendre l'hommage
Que les simples mortels rendent à son image.

Zéphire lui répond : Mille obstacles divers
S'opposent à vos vœux ; et mille affreux revers
Menacent le mortel, voyageur téméraire,
Qui tente d'approcher son île solitaire.
Les énormes rochers qui bordent ce séjour
En défendent l'entrée, ainsi que le retour.
Ce ne sont que torrens, d'horribles précipices,
Où l'on tombe à jamais, si par les Dieux propices,
Ou si par le destin l'on n'est pas secondé ;
Nul homme en ce séjour n'a jamais abordé.
Des tigres, des lions, d'effroyables panthères,
Y dressent, en grondant, leurs hideuses crinières ;
Et les serpens cruels s'y cachent sous les fleurs ;
Leur souffle de la rose y ternit les couleurs.

Si pourtant vous voulez en faire le voyage ;
Est-il rien où pour vous l'amitié ne m'engage ?
De ce léger manteau connaissez la vertu.
Sitôt que d'un côté vous l'aurez revêtu,
Aux yeux du monde entier vous serez invisible.
C'est comme un bouclier qui rend l'homme invincible,
Vous pourrez, grâce à lui, tromper tous les regards,
Affronter les lions, les affreux léopards,
Et les gardiens de l'île, à la gueule béante,
Tous monstres dont l'aspect inspire l'épouvante,
Moi, cependant, seigneur, vous prenant dans mes bras,
Je vous enleverai : les autans, les frimats
Ne m'empêcheront point, élancé de la terre,
De franchir avec vous le séjour du tonnerre,
Et de vous transporter chez la divinité
Où l'aimable innocence est la félicité.

Lorsque je fais le bien c'est pour me satisfaire,
Et, traverser les airs, n'est point quitter ma sphère.

Avant que d'entreprendre un immense trajet,
Aux besoins des mortels, comme un mortel, sujet,
Il faut qu'un doux repos me rende le courage,
Que le calme et la paix succèdent à l'orage.
Il dit; et sur son front aussi beau que vermeil,
S'amassent par degrés les pavots du sommeil.

Mais à peine l'Aurore, au visage de rose,
Vient rendre ses clartés à la fleur demi-close,
Du manteau merveilleux Anaxis revêtu,
Sent augmenter sa force et croître sa vertu.
Un amant ne dort point : en proie à ses alarmes,
Anaxis du sommeil n'a point goûté les charmes;
Il appelle Zéphire, il l'éveille : soudain
L'un et l'autre à l'envi, se tenant par la main,
Des hauteurs d'un rocher qui se perd dans les nues,
Franchissent de l'Ether les routes inconnues.

CHANT SECOND.

ANAXIS, par degrés, s'éloignant de la terre,
Anaxis près d'atteindre au séjour du tonnerre,
Sent, au fond de son cœur, naître un certain remord,
Qui lui dit que trop haut il va chercher la mort.
Tel Charles, tel Robert, aériens pilotes,
Lorsqu'au milieu des airs ils conduisent leurs flotes,
Arrivent au moment où, prompte à les saisir,
La peur trouble leur gloire, et suspend leur plaisir.

Anaxis dut payer à l'auguste nature
Le tribut que lui doit l'humaine créature :
Mais bientôt, rassuré par le secours des Dieux,
Quels tableaux imposans viennent frapper ses yeux !
Que de peuples divers ! de villes et d'empires !
Et, sur les vastes mers, que de flottans navires !
Zéphire à l'enlever se plairait constamment;
Mais un Dieu se fatigue, et non pas un amant.
Après avoir des airs long-temps couru l'espace,
Zéphire, quoique Dieu, sent enfin qu'il se lasse.

Et va se reposer au sommet de l'Athos (*).
Un voyageur s'arrête à l'aspect des tableaux.
Ici, mon cher lecteur, souffrez que je m'arrête.
Zéphire va parler, qu'il soit mon interprête :
Et je n'envîrai point les pinceaux de Xeuxis.
Voyez-vous, dit Zéphire, ô mon cher Anaxis !
Voyez-vous sous vos pieds cette immense étendue ?
Des quatre parts du monde elle est la plus connue.
Là, c'est le siècle d'or ; là, le siècle d'airain ;
Ici règnent les lois, là c'est un souverain ;
Plus loin c'est un sultan, et plus loin c'est un pape ;
Plus loin tout est soumis aux désirs d'un satrape.
Je vois dans ce palais de sages sénateurs
Commander aux esprits par l'empire des mœurs :
Un héros les nomma ; qu'il est beau son partage !
L'univers le bénit ; la paix est son ouvrage.

De ce trône sanglant un bon roi descendit ;
Un trône est un écueil. Sans cesse à mon esprit
S'offre de ses malheurs la chaîne déplorable ;
Par fois le plus puissant et le plus misérable.
Dans ce coin de l'Europe on voit l'autorité
Pleinement confiée aux mains de la beauté :
Qu'il est heureux le peuple à ses ordres fidelle !
Est-il un joug plus doux que celui d'une belle ?

(*) On sait que l'Athos est une fameuse montagne de Grèce, en Macédoine, dans la presqu'île du sud.

Sous son règne jamais on ne verra de pleurs :
Ses loix sont des bienfaits, et ses chaines des fleurs.

Anaxis lui répond : Si tel est son empire,
S'il n'a que des douceurs, hâtez-vous donc, Zéphire,
De me conduire aux lieux où la Félicité
Ne voit rien qui résiste à son autorité.
Je suis las, entre nous, de planer dans l'espace :
A tant courir le monde on a mauvaise grace.

Zéphire aimait le prince, il voulait son bonheur :
Il reprend dans ses bras le prince voyageur,
L'enlève avec souplesse ; et le doux fils d'Eole
Avec lui de nouveau fend les airs et s'envole.

A peine il a franchi le signe révéré
Par le bon laboureur aux moissons consacré,
L'île, objet de leurs vœux, à leurs yeux se présente,
Pour Zéphire aussitôt la charge est moins pesante.
Nous touchons, reprend-il, au but de nos désirs,
A.. jour du bonheur, au centre des plaisirs.
La voyez-vous là bas, cette île renommée ?
Voyez-vous le palais de votre bien-aimée ?
Nous allons y descendre. Il se tait ; et soudain
Les voilà transportés dans un riant jardin,
Où les fleurs et les fruits, grâce à l'art de Théone,
Unissent à-la-fois le Printemps et l'Automne.

N'attendez pas de moi, vous qui lisez ces vers,
Que de ce beau séjour les mille attraits divers,

Par ma muse exprimés, vous en tracent l'image;
Elle honore les Dieux, sans avoir leur langage;
Elle va tout au plus en esquisser les traits;
Qu'un peintre plus habile achève mes portraits!
L'air n'était que parfums; sur la terre arrosée
L'ambre s'y distillait en humide rosée;
Et l'oranger par-tout, exhalant son odeur,
Des rayons du soleil y tempérait l'ardeur.
Une force inconnue, et jamais impuissante,
Ouvrait mille canaux à l'onde jaillissante,
Qui, de l'astre du jour, répétant les couleurs,
Semblait parsemer l'air d'étincelantes fleurs,
Multipliait d'Iris la zône diaprée,
Et donnait à l'Aurore une robe pourprée.
L'oiseau n'y chantait pas: dès la pointe du jour
Tout bas il roucoulait des paroles d'amour:
Ce n'était point des sons, c'était un doux langage;
Et tout y soupirait jusqu'au hibou sauvage.
Aux fruits cueillis à peine y succédaient les fruits.
De charmans demi-jours y remplaçaient les nuits:
On n'y connaissait point l'épaisseur des ténèbres,
Ni les vampires noirs, ni les songes funèbres;
Et par-tout s'y mêlait aux accens des oiseaux,
Le murmure enchanteur des limpides ruisseaux.

Le palais de Théone, hardi sans folle audace,
Unissait à-la-fois la richesse et la grace:
Les murs en étaient d'or. Quoi! d'or? me direz-vous.
Oui, d'or. Il ne faut pas les comparer à nous,
Les Dieux dont la puissance en trésors est féconde.
Nous vantons nos palais, ils ont bâti le monde.

Je n'en dirai pas plus pour ne pas trop jaser :
Ma muse, effleurant tout, ne veut rien épuiser.

Anaxis et Zéphire, à peine dans cette île
Eurent-ils savouré la volupté tranquille,
Que Zéphire amoureux s'enfuit légèrement,
Et courut visiter l'objet le plus charmant.
Amoureux! Oui vraiment. Et de qui? D'une rose.
Laissons-le quelque tems voltiger, et pour cause.

Quand on est seul jeté dans un lieu plein d'appas,
On aime à promener sa pensée et ses pas :
On erre, on va, portant ses douces rêveries
Sur les rochers déserts, sur les plaines fleuries :
Mais insensible à tout, à tout indiff'rent,
Anaxis tourmenté par un feu dévorant,
Ne pensait qu'à Théone; et cet amant fidelle
Semblait ne respirer, ne vivre que pour elle.
Où la trouvera-t-il? et comment pénétrer
Dans ce palais brillant où nul ne peut entrer,
Où l'on ne peut au moins entrer que par surprise,
Et semblable à celui de la fille d'Acrise (*)?
L'or toutefois ici fut toujours sans pouvoir :
A la cour de Théone à quoi sert d'en avoir?
Mais Théone est prudente et craint d'être déçue :
Son ordre seulement peut ouvrir une issue
Vers cet heureux séjour, chef-d'œuvre de ses mains,
Et jusqu'à ce moment fermé pour les humains.

(*) Danaé.

A l'entour de ses murs, cherchant une ouverture,
Anaxis est sans cesse errant à l'aventure.
Il voit une corbeille où va poser des fleurs
Une élégante nymphe aux naïves couleurs ;
Corbeille dans les airs mollement suspendue,
Et qui d'une fenêtre est soudain descendue.
Il se jette dedans : grâces à son manteau,
Son corps est devenu le plus léger fardeau ;
Et vous savez, lecteur, qu'il était invisible.

Comme chez une fée il n'est rien d'impossible,
Une main délicate, ignorant que c'est lui,
Sans le savoir lui sert de soutien et d'appui ;
Et par elle introduit au palais de Théone,
A l'espoir le plus doux son ame s'abandonne.

Dans le divin palais, à peine il est entré,
De nymphes à l'envi tout-à-coup entouré,
Il ne voit que beautés, n'entend que mélodie,
Que musique touchante et savante et hardie ;
Il voit sans être vu : pour son regard quêteur
Quel privilége heureux ! quel spectacle enchanteur ?
De la blonde à la brune il promène sa vue ;
Et, sans embarrasser la pudeur ingénue,
Il contemple à loisir les plus charmans appas,
Et jouit d'autant plus qu'on ne l'aperçoit pas.
La plus vieille est, hélas ! de trois lustres chargée.
De quinze ans ! dira-t-on ; c'est être bien âgée.
Autrefois je les eus, chaque belle à son tour :
De ce défaut terrible on guérit chaque jour.

Il entre en un sallon, d'agréable structure,
Et ces mots sont chantés par la voix la plus pure :

« Vous qui, pour pénétrer en ces paisibles lieux,
» Avez surmonté mille obstacles,
» Voulez-vous de l'amour obtenir des miracles ?
» L'opposer seul au tems est le secret des Dieux ».

Ces doux conseils à peine ont frappé son oreille,
De vingt appartemens la pompeuse merveille
Se présente; et toujours, grâces à son manteau
Qui le rend invisible, il passe incognito.
Anaxis est enfin dans la salle du trône :
C'est là, c'est en ce lieu que la belle Théone
A choisi sa demeure, et qu'entouré d'éclairs,
Son front majestueux brille au milieu des airs.
Mais cette majesté n'offre rien qui n'enchante :
Théone est à-la-fois noble, fière et touchante.
Son port est imposant, son souris gracieux ;
On voit les cieux ouverts quand elle ouvre les yeux ;
Et le son de sa voix, lorsqu'il se fait entendre,
Pénètre tous les cœurs par l'accent le plus tendre.
Qui pourrait de son teint exprimer la blancheur,
Son coloris brillant, son éclat, sa fraîcheur,
Et de ses longs cheveux les tresses ondoyantes,
Sur sa gorge d'albâtre, éparses ou flottantes ?
Son pied tel que notre œil n'en voit plus aujourd'hui,
Et qui sert à son corps d'ornement et d'appui ?
Et ses doigts délicats, et sa longue paupière ?
Et son sein où fleurit la rose printannière ?

Qui pourrait ?... Mais pourquoi faire un si long discours ?
Ovide ! Anacréon ! venez à mon secours.
A peine de Théone ai-je esquissé les charmes,
De son divin esprit à qui tout rend les armes,
Exprimé la finesse, et la variété,
Et la candeur unie à la vivacité.
Dites, vous dont les vers ont le talent de plaire,
Son art de raconter, et son art de se taire;
Son art d'intéresser, même en ne parlant pas.
Peignez tous les amours enchaînés sous ses pas.
Dites comme elle écoute, et comme son silence
Des plus grands orateurs surpasse l'éloquence.

D'Anaxis, enivré par tant d'attraits divers,
Les transports vainement d'un voile sont couverts.
Il ne se connaît plus : il soupire, il s'étonne.
Dans ce trouble imprévu son manteau l'abandonne;
Il reste à découvert; et son délire est tel
Qu'il croit en ce moment n'être plus un mortel.

De l'aspect d'Anaxis au même instant frappée,
Théone est interdite : elle en est occupée
Au point de tressaillir, et de croire qu'un Dieu,
Pour tromper sa jeunesse, apparaît en ce lieu.
Mais non; et quelle erreur vient m'égarer moi-même ?
Que des pauvres humains la folie est extrême !
Jamais aucun mortel n'a frappé ses regards.
Elle porte la vue en vain de toutes parts :
Rien de ce qu'elle admire, au sein de ses alarmes,
Ne présente à ses yeux tant d'éclat et de charmes.

N'ayant jamais vu d'homme, elle prend Anaxis
Pour l'oiseau le plus rare.... enfin, pour le Phénix :
Mais le Phénix n'a point ce front où la noblesse
Et les mâles attraits sont joints à la jeunesse.

Anaxis ne veut point passer pour cet oiseau
Qui renaît de sa cendre et vit de son tombeau,
Il sourit de l'erreur où tombe la déesse ;
Par degré la dissipe et masque sa tendresse,
Qu'un amant bien épris persuade aisément !
Fait-il parler ses yeux où taire un cœur brûlant ?
Tombe-t-il aux genoux de l'objet qu'il adore ?
Tout exprime, tout peint le feu qui le dévore.
Théone, trop sensible, écoute ses discours,
Et craint par ses soupirs d'en arrêter le cours.
De la belle Théone éclairant la méprise,
Anaxis, en un mot, sur rien ne se déguise ;
Et la belle Théone, adoptant ses leçons,
Voit insensiblement ses injustes soupçons
Dans l'air s'évanouir, comme un léger nuage !
De leur divine extase, ô qui peindra l'image !
Le tems qui détruit tout, respecte leurs amours :
Toujours d'heureuses nuits succèdent aux beaux jours.
Il semble que le Ciel, pour la Fée adorée,
Retarde des saisons la marche accélérée :
Théone est toujours tendre, et comblant tous ses vœux,
Anaxis toujours jeune et toujours amoureux.

Exempts de maladie, exempts d'inquiétude ;
S'adorer et se plaire est leur unique étude.

Les dépits, les soupçons, qui troublent les amans,
La noire jalousie et ses emportemens,
N'osent point appro her de leurs ames sensibles:
L'un et l'autre, aux remords toujours inaccessibles,
De l'heureux âge d'or offrent l'heureux tableau,
Et l'amour n'a pour eux ni flèche, ni bandeau.

Mais, hélas! ici bas quel bonheur est durable?
Qui peut jamais fléchir le sort inexorable?
Dans les bras de l'amour il poursuit les mortels;
Leurs biens sont passagers, leurs maux sont éternels!

CHANT TROISIÈME.

TROIS siècles écoulés avaient vu ces amans
Se livrer chaque jours à des transports charmans.
Anaxis l'ignorait : une éternelle aurore
Présidait à ses jours ; que de siècles encore
Il aurait pu jouir des mêmes voluptés !
Mais par l'ambition les cœurs sont tourmentés ;
Et celui d'Anaxis, quoique plein de Théone,
Quoique enivré d'amour, regrète encor le trône.
Il est prince, il est homme, il veut encor régner :
Il redemande un bien qu'il devrait dédaigner ;
Et, lassé d'être heureux, d'être aimé, d'être aimable,
Il veut redevenir puissant et redoutable.

Insensé ! quelle erreur a fasciné ses yeux !
Combien, dit-il un jour à l'objet de ses feux,
De mois sont écoulés depuis que, dans cette île,
Tous deux nous jouissons du sort le plus tranquille,
Et depuis qu'Anaxis, de Théone enchanté,
Habite le séjour de la félicité ?

Trois siècles, dit Théone; et le temps, quand j'y songe,
Loin de me sembler long, a passé comme un songe.

Trois siècles ! lui répond l'ambitieux amant,
Qu'aussitôt vient saisir un lâche étonnement ?
Trois siècles ! ah ! grands dieux ! Qui régit mes provinces ?
Mes états sont peut-être envahis par des princes ?
Qui, sortis de Casan (*), un glaive dans les mains,
A d'autres conquérans ont ouvert les chemins ;
Peut-être je n'ai plus ni sceptre ni couronne ;
J'ai tout perdu, peut-être.... Eh ! n'as-tu pas Théone ?
Lui répond la beauté qu'offense un tel discours ;
Trois siècles à mes yeux n'ont paru que trois jours.
Admis dans mon palais, je t'en ai rendu maître :
Je t'ai donné mon cœur avant de te connaître.
C'est peu de mes bienfaits que tu mets en oubli :
Tes rivaux ne sont plus ; et tu n'as point vieilli :
Je t'ai fait vivre enfin au-delà de la vie ;
Je t'ai soumis la mort à tes lois asservie ;
J'ai prévenu tes vœux, tes caprices divers.
Je disais : Anaxis est pour moi l'univers ;
Et, fière d'être aimée autant que je t'adore,
J'étais plus que déesse.... Ingrat ! je t'aime encore !
Ta seule image encore occupe mes esprits !
Et tu veux me quitter ! Est-ce donc là le prix
De mes purs sentimens, de mes longs sacrifices ?
N'as-tu gagné mon cœur que par des artifices ?
Va, va, je t'abandonne à ta déloyauté :
Mais si tu vis encor, rends grâce à ma bonté.
Elle dit, et soudain verse un torrent de larmes ;
La colère, d'abord, a fait briller ses charmes ;

(*) Royaume voisin de la Russie.

La

La douleur lui succède. On le sait trop, hélas !
La beauté dans les pleurs n'en a que plus d'appas.
Touché de son état, le Prince, par décence,
Feint de craindre à son tour les tourmens de l'absence ;
Et presque repentant : Vous m'appelez ingrat,
Dit-il ! mais puis-je ici, privé de tout éclat,
Demeurer plus long-tems sans revoir mes provinces ?
On me nommera donc le plus lâche des princes !
Sur mon antique trône un autre a pu monter :
Et nul au rang des rois ne voudra me compter.
Je ressemble à Renaud entre les bras d'Armide ;
Et loin de mes aïeux, dont la gloire est mon guide,
Mon nom enseveli dans les eaux du Léthé,
Fuira honteusement, par son onde emporté.
Vous parlez de ma vie, et me faites comprendre
Que j'aurais, sur ce point, des grâces à vous rendre.
Trois siècles, il est vrai, de l'astre lumineux
Ont vu naître, mourir et renaître les feux,
Depuis que dans cette île, enchanté de vous plaire,
Je vous offre un encens qui n'a rien de vulgaire :
Ma jeunesse éternelle a vu, par vos secours,
Passer l'âge d'aimer et non pas mes amours.
Mais si je n'étais plus, j'aurais, j'aurais peut-être,
Comme un fameux héros que j'ai choisi pour maître,
J'aurais fait succomber de fières légions ;
J'aurais donné des lois à trente nations ;
Et, possesseur déjà des mers Hyperborées,
Je serais souverain des plus vastes contrées ;
Vivant ou mort, enfin, je serais immortel.
Le tombeau d'un guerrier est son premier autel.

Théone, à ce discours, trop tôt désabusée,
Regarde son amant comme un nouveau Thésée.
Eh! que font à l'ingrat de si longues amours?
Anaxis avait pris les siècles pour des jours;
Et les jours maintenant lui semblent des années.
Théone qui de loin prévoit ses destinées,
Sur son malheureux sort gémit secrètement.
Peindrai-je leurs adieux? hélas! en ce moment,
Théone, au désespoir, est tout ce qui m'occupe:
Elle est déesse et belle, et pourtant elle est dupe.

Anaxis lui répond qu'il fera ses efforts
Pour la revoir bientôt et réparer ses torts.
Honteux, mais décidé, sur son visage éclate
Tout le dehors affreux d'une ame vaine, ingrate;
Il veut parler d'amour, il verse quelques pleurs:
Mais le cœur peu touché de ces feintes douleurs,
Théone l'en dispense; et, triste, sans colère,
Forme pour son retour le vœu le plus sincère.
Inutile espérance; hélas! vœu superflu!
Si tu meurs, Anaxis, toi seul l'auras voulu.
Il part. Et cependant, au milieu de ses larmes,
Théone l'a couvert des plus brillantes armes:
Elle a paré son bras d'un large bouclier,
Et c'est d'elle qu'il tient son superbe coursier.
O trop cher Anaxis! prenez garde, dit-elle,
A ne pas le quitter: son influence est telle,
Que, si le frein échappe un instant de vos mains,
Vous serez égaré dans d'horribles chemins,
Et fugitif, errant dans un immense espace,
Rien ne vous sauvera du sort qui vous menace.

Anaxis promet tout. Mais un amant qui fuit,
Et que l'ambition, et non l'amour conduit;
Mais un amant ingrat, et perfide, et volage
Espère vainement faire un heureux voyage:
Tôt ou tard le destin se vengera de lui.

Mesdames, clairement je le prouve aujourd'hui.
Ecoutez jusqu'au bout; et que les infidèles,
S'il en est... à vos pieds viennent poser leurs aîles.

Au myrthe, imprudemment, préférant le laurier,
Anaxis fuit Théone; il monte son coursier;
Mais de l'heureux manteau, qui le rend invisible,
Il ne se revêt point, et se croit invincible.
L'insensé! qu'un mortel est digne de pitié,
Dès-lors qu'il ne suit point l'avis de l'amitié!
Qu'au papillon semblable et d'humeur voltigeante,
Il peut abandonner une sensible amante,
Par qui, dans les périls sera-t-il préservé!

Anaxis hors de l'île est à peine arrivé,
Qu'un fleuve se présente; et son coursier fidèle,
Tel qu'un oiseau léger qui part à tire-d'aile,
Le traverse; et touchant au rivage opposé,
Y parvient et repart sans s'être reposé.
C'est un danger de moins, mais les dangers renaissent;
Et, mille écueils franchis, mille écueils reparaissent.

Dans un étroit sentier un malheureux vieillard
Du bouillant Anaxis vient frapper le regard;
Tout courbé sous son char, il crie, il se lamente:
Un douloureux effroi l'agite et le tourmente.

Pour triompher du poids il implore un appui;
Et le char cependant pèse toujours sur lui.
Ce char victorieux de la main qui le guide,
D'ailes est tout chargé. Tel soudain qu'un Alcide,
Le héros veut franchir le dangereux sentier;
Ce vieillard l'attendrit: mais le prudent coursier,
Que Théone doua d'un instinct de féerie;
Recule épouvanté, se cabre avec furie.
Hélas! en vain.... L'éclair brille moins promptement
Qu'Anaxis ne s'élance.... Il vole....En un moment
Dégage le vieillard, qui n'est que trop robuste,
Et semble près de lui n'être qu'un faible arbuste.

Ce vieillard est le tems: ses longs cheveux blanchis
Sur son sein décharné descendent à longs plis;
Sa voix est faible et rauque, et sa marche pesante
Annonce de son corps la force défaillante.
Mais il dévore tout; mais ce vieillard affreux,
Une faulx à la main, dans son vol ténébreux,
Moissonne l'âge mûr; que dis-je? tous les âges,
La beauté, le génie, et les fous et les sages.
Par une fille tendre un père est adoré;
Il est, par ses vertus, en tous lieux honoré;
Le barbare le frappe; et d'une main cruelle,
Plonge l'homme de bien dans la nuit éternelle.
L'enfant qui vient de naître, autour de son berceau
Voit du jour quelquefois s'éteindre le flambeau.
C'est lui, c'est ce vieillard, farouche, impitoyable,
Qui le couvre en secret de son ombre effroyable.
La mère en vain le prie, il est sourd à sa voix,
Il la frappe elle-même; il ne fait point de choix.

Aveugle et furieux, jamais rien ne l'arrête ;
Et sa faulx à trancher est toujours toute prête.
L'Amour, ce Dieu puissant qui désarme les Dieux,
Est sur lui sans empire, et sans charme à ses yeux.
Ne cherchez point, amans, à fléchir sa colère ;
Il vous hait d'autant plus que plus vous savez plaire.
Pour lui rien n'est sacré : de momens en momens
S'écroulent sous ses coups les plus beaux monumens.
Plus qu'un roc sourcilleux son ame est endurcie.

Enfin donc je vous tiens, Monarque de Russie,
Dit-il en l'entraînant ; et tout votre pouvoir
Ne m'empêchera point de remplir mon devoir.
C'est en vain que depuis six fois cinquante années
Vous croyez échapper à mes lois surannées ;
En vain, depuis ce temps que je cours après vous,
Le moment est venu de tomber sous mes coups.
Voyez-vous sur mon front, ces rides amassées ?
Voyez-vous sur mon char ces aîles entassées ?
Je viens de les user en volant sur vos pas.
Vous n'avez point vieilli, vous ne vieillirez pas...
Conservé par l'amour, vous respirez la vie ;
Mais la lumière enfin va vous être ravie.
Les siècles n'ont pour vous été que des instans :
Les dieux sont immortels, l'homme est soumis au tems.
Il dit, et de sa faulx légèrement le touche :
Anaxis veut parler, il lui ferme la bouche ;
Et contraint de céder à son bras tout puissant,
Tel qu'un lys desséché, qui tombe languissant,
Le Prince meurt : son ame à Théone infidelle,
Songeant à ses bienfaits, s'élance encor vers elle.

Témoin de ses regrets, témoin de ses malheurs,
On dit que son coursier en versa quelques pleurs;
Que l'écho d'alentour, en répétant ses plaintes,
Troubla de la forêt les paisibles enceintes;
Que le chant des oiseaux demeura suspendu,
Que celui des bergers ne fut plus entendu,
Et que le doux ruisseau, partageant leurs alarmes,
Au lieu d'un pur cristal ne roula que des larmes.

Zéphire alors passait.... et les plaintifs échos
Et les muets bergers oubliant leurs troupeaux,
Tant de signes de deuil.... de cette mort cruelle
Tout lui confirme, hélas! la funeste nouvelle.
Que ne peut-il pleurer! ce n'est point à demi
Que du prince imprudent Zéphire fut l'ami.
Et Théone, elle-même, aussi bonne que tendre,
Avec lui dans la tombe aurait voulu descendre.

Depuis ce triste jour, de la Félicité
On dit que le palais demeure inhabité:
Que la déesse en pleurs vit dans la solitude,
Qu'éterniser la sienne est son unique étude;
Et qu'en vain les mortels, à ses nobles douleurs,
Tenteraient de mêler ou leurs voix ou leurs pleurs.
Pour eux.... pour les amans qu'on voit briser leurs chaînes,
Il n'est plus de bonheur sans mélange de peines.
Que dis-je? le palais est fermé pour toujours
A l'amitié légère, aux volages amours;
Et ces mots sont gravés sur la grande colonne
De l'édifice auguste où soupire Théone:

» Cœurs ingrats, artificieux,
» Éloignez-vous tous de ces lieux.
» L'un de vous a blessé notre aimable déesse :
» Trois siècles l'avaient vu jouir de ses faveurs
» Et pour réparer tant d'erreurs,
» Il vous faudra vingt siècles de sagesse ».

Mortels qui me lisez, mes vers sont des leçons
Comme n'en donnent point les doctes nourrissons :
Sachez en profiter. Si vous avez des ailes,
Le Temps en a de même, et pour les infidèles,
Ce Dieu qu'on croit tromper est sans ménagemens.
Aimez pour être heureux, mais gardez vos sermens.

FIN D'ANAXIS ET THÉONE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LA plupart des Poésies fugitives qu'on va lire ont été faites depuis long-temps. L'*Epître aux Hommes*, entre autres, a eu le plus grand succès et le méritait sous tous les rapports. Cette Epître a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, et quoiqu'elle soit dirigée contre les Hommes, ce sont des Hommes qui l'ont traduite. Quel scandale!....

POÉSIES FUGITIVES.

POÉSIES FUGITIVES.

ÉPITRE AUX HOMMES.

FIER d'une fausse liberté,
Sexe qui vous croyez le maître,
Soyez au moins digne de l'être,
Justifiez votre fierté,
Et puis ce sera notre affaire,
Quand vous l'aurez bien mérité,
De vous surpasser pour vous plaire.
Pardonnez-moi cette candeur
Qui peut vous paraître un outrage,
Mais qui convient à mon humeur
Vive, indépendante et volage:
Ma plume obéit à mon cœur.
Disserter est votre partage:
Il est très-noble assurément;
Le nôtre; c'est l'amusement,
Qui, pouvant moins, vaut davantage:
A votre plus mâle argument
Nous répondons en nous jouant,

Avec un mot de persifflage.
Notre frivole Aréopage
Donne des lois à vos héros ;
Et des pompons du badinage
Nous semons vos graves bureaux.

Vous savez manier des armes,
Un grand sabre a pour vous des charmes :
Vous vous battez bien mieux que nous :
Chez vous la force aide au courroux.
Oui, messieurs, j'oserai le dire ;
Depuis long-temps on sait cela :
C'est d'elle que vient votre empire :
Le nôtre, il est vrai, n'est pas là.

Le Ciel aussi nous dédommage,
Si la force manque à nos vœux,
Dans nos cœurs il met le courage :
Combien nos combats sont affreux !
Dans ces plaines que Mars ravage,
Les vôtres sont moins douloureux ;
Et l'ennemi qu'il vous faut craindre
Ne sachant ni plaire, ni feindre,
Moins cher, est bien moins dangereux.
Vous faut-il dévorer des larmes.
Résister à votre vainqueur ?
Sans honte vous rendez les armes.
Mais sous une feinte douceur ;
Quand l'amour blesse notre cœur,
Trop sincère pour ne pas croire,

Pleurant la peine ou le bonheur,
Et la défaite et la victoire,
Et le triomphe de l'honneur,
Ou la perte de notre gloire,
Nous trouvons par-tout le malheur.
Savez-vous vaincre la nature ?
Connaissez-vous tous ces tourmens,
Vous, esclaves de vos penchans,
Vous, que l'impunité rassure ?
J'ai tort, je vous condamne en vain,
Tous mes reproches sont des crimes.
N'avez-vous pas votre latin
Qui vous rend des êtres sublimes ?
Oui, Messieurs, le sexe jaseur
Doit tout au sexe raisonneur :
Trop heureuse, je suis sincère,
Que des demi-dieux tels que vous,
Daignent descendre jusqu'à nous,
Et s'humaniser ponr nous plaire.
Des philosophes, des penseurs,
Des géomètres, des docteurs,
Dont les discours sont admirables,
Et les écrits inexplicables,
S'occuper de jolis enfans,
En perdre par fois le bon sens !
Autour de nous jouer sans cesse,
S'abaisser à notre faiblesse !....
Tel est pourtant notre pouvoir.
Que la nature forme un sage,
Si le sage vient à nous voir,
Reconnait-elle son ouvrage ?

Enfin tout adore nos fers,
Tout suit l'instinct qui nous dirige :
Par nos grâces, par nos travers,
Si l'on veut, par notre vertige,
Nous enchaînons cet univers.
Nous lui prouvons, grâce au prestige,
Qu'en vous ébauchant avant nous
Le Ciel, de notre honneur jaloux,
Pour la fin garda son prodige,
Et que la main du Créateur
Commença vite par la tige
Pour donner ses soins à la fleur.

ÉPITRE

A M. le Comte STANISLAS DE POTOSCHI, *auteur de la Lettre d'un Étranger sur le salon des Tableaux, de* 1787.

JE l'ai lu, cet écrit aimable,
Où, juge éclairé des beaux-arts,
Vous répandez de toutes parts
Une lumière ineffaçable ;
Où les plus sublimes tableaux
Sous votre plume s'embellissent ;
Où tous les objets s'aggrandissent
Et prennent des charmes nouveaux.
Jamais la critique incivile
Ne vous rend un juge indiscret :
Le Clair de Lune de Vernet
N'est pas plus doux que votre style.
Quel peintre pourrait se fâcher
De cet écrit où la science
A toujours l'art de se cacher ?
Il est dicté par la décence ;
Et quand vous tenez la balance,
Le talent seul la fait pencher.

Ah! que ne suivent-ils vos traces,
Ces beaux esprits qui n'aiment rien!
David est l'élève de Vien,
Et vous êtes celui des Grâces.
Des unes vous avez les fleurs,
Des autres la couleur brillante :
Vive, rapide, étincelante,
Votre plume vient des Neufs-Sœurs.
Et sans la peur d'être indiscrète,
Et de vous faire un compliment,
Je vous dirai naïvement
Que je vous crois peintre et poète.
Oui, tous les enfans d'Apollon
Vous accorderont leur suffrage :
Pour bien connaître le Sallon
Il faut le voir dans votre ouvrage.

VERS

Sur la bataille de WAGRAM, *annoncée dans le Moniteur, le 15 juillet 1809* (*).

LE Danube dompté ne pouvait par ses flots
Arrêter l'immortel Héros
Qui fait le bonheur de la France.
Vienne voit ses nobles projets;
Vienne se place alors au rang de ses sujets:
Le GRAND NAPOLÉON devient son espérance;
Mais il faut traverser ce Danube fougueux.
De l'essor le plus courageux
NAPOLÉON donne l'exemple;
Sur l'élément impétueux
Il vole, et l'univers étonné le contemple.
O GRAND NAPOLÉON! permets-tu que ma voix
Célèbre ta noble victoire?
Cette fière Maison qui nous donna des loix,
Est forcée à présent de révérer ta gloire,

(*) C'est d'après cette bataille gagnée par les Français, qu'il s'est fait un armistice entre les deux armées, et que le GRAND NAPOLÉON a couronné, par une paix immortelle, la longue suite de ses exploits guerriers.

Et de reconnaître tes droits.
Pardonne au cœur qu'enivrent tes exploits
De mettre au rang de tes plus hauts faits d'armes
Ton sensible désir, pour comble de bienfaits,
De nous donner, loin du sang et des larmes,
Les beaux jours inconnus d'une éternelle paix.
Je suis femme, et ne puis m'en taire,
J'aime les grands guerriers sans trop aimer la guerre.
A votre auguste précurseur,
A Frédéric-le-Grand, jadis j'osai le dire,
Sa bonté m'honora d'un suffrage flatteur :
A ma muse il daigna sourire,
Et même la traiter en sœur.
O GRAND NAPOLÉON ! dont la vertu féconde,
Fait revivre tous les climats,
La sainte humanité pour vous a des appas :
Vous domptez les tyrans pour rendre heureux le monde.

VERS

A Monsieur le Duc DE NIVERNOIS.

ALLIER le goût de Mécène
Et les talens de Pallion,
La grande ame de Scipion
Avec l'urbanité romaine :
Tel est, je crois, votre portrait.
Est-ce tout ? non, je vous l'assure,
Et pour achever ma peinture
J'y dois ajouter plus d'un trait.
L'inimitable fabuliste
En vous seul revit aujourd'hui ;
Les Grâces, à côté de lui,
Ont mis votre nom sur leur liste :
D'Horace, émule et traducteur,
Vous nous rendez tout son génie :
Sous votre pinceau créateur
Les fleurs de l'antique Ausonie
N'ont rien perdu de leur fraîcheur.
Que dis-je ? on les croirait écloses
Dans les bosquets de Tivoli ;
Et vous avez même cueilli
Autant de lauriers que de roses.

Quoiqu'ami de la vérité,
Ce langage va vous surprendre;
Plus votre éloge est mérité,
Et plus vous craignez de l'entendre.
Comme vous passez pour discret
Dans un innocent tête-à-tête,
Permettez donc que je m'apprête
A vous confier un secret.
Ce rendez-vous m'est nécessaire,
Et par le Ciel même avoué;
Mais vous n'y serez pas loué,
Rien ne pourra vous y déplaire.

VERS

A M. le Prince JOSEPH JABLONSKI, *qui daigne traduire mes Lettres de Stéphanie.*

POUR ma sensible *Stéphanie*
Puis-je trop me glorifier
Du choix qu'a fait votre génie ?
Mais, Prince, on doit se défier
Du danger d'être énorgueillie
Par l'éclat d'un si beau laurier :
Qu'ai-je pour le justifier,
Hors une ame qui l'apprécie ?
C'est sur vous que doit rejaillir
L'honneur que vous devez lui faire.
Vous avez tout pour réussir,
Talent d'écrire, et don de plaire ;
Combien vous allez l'enrichir !
Elle n'est que bonne et sincère,
Et n'a rien de l'art de Cythère.
Vous lui donnerez la beauté,
Celle qui touche et qui désarme
Et même plus d'un autre charme,
Sans compter l'immortalité.

VERS

A M. le Comte DE TRESSAN.

VOUS nous retracez des héros,
Dignes de servir de modèles,
Valeureux, nobles et fidèles,
Qui de Mars guidant les drapeaux,
En eurent le courage, et n'eurent point les aîles
Du Dieu qu'on adore à Paphos.
Votre Amadis (*) était du nombre.
Jamais il ne trompa, jamais sa déité
Ne put lui reprocher une infidélité,
Et, peut-être, qu'on doit des autels à son ombre.
Que Galaor (**) fut différent !
Ennemi de tout esclavage,
Toujours de belle en belle errant,
Tel que le papillon volage,

(*) M. de Tressan a abrégé, avec tout le charme de son style, le roman d'Amadis.

(**) Autre personnage du roman d'Amadis.

A toutes il offrait son cœur,
A toutes il eut l'art de plaire
Et devint tour-à-tour vainqueur
Au Champs-de-Mars, comme à Cythère.
Auquel ressemblez-vous ? Du fameux Amadis
On a vanté sur-tout l'amoureuse constance.
Il ne vivait point à Paris ;
Et, par cette raison, on trouvera, je pense,
Entre Amadis et vous certaine différence....
Au milieu des combats il soupirait ses feux ;
C'est plus gaiment qu'on aime et qu'on le dit en France;
D'amour on fuit les pleurs, pour rechercher les jeux :
Elle est bien loin la langueur pastorale....
Douce langueur, au siècle d'or,
Pouvait s'afficher sans scandale ;
Mais aujourd'hui.... Passons à Galaor ;
Vous unissez sa grâce à sa rare vaillance ;
Et sous l'arc des loyaux amans,
Armé de votre lyre et de vos beaux romans,
Sans écuyer, casque, ni lance,
Peut-être même ni constance,
Vous auriez mieux que lui vaincu dans tous les tems.

ÉPITRE

A L'OMBRE D'UN AMI.

Que d'autres, hélas ! sur ta tombe
S'empressent à jeter des fleurs :
A ma tristesse je succombe,
Et ne sais t'offrir que mes pleurs.
O toi que rien ne peut nous rendre !
Je veux en vain, par ma douleur,
Redonner une ame à ta cendre
Et des sentimens à ton cœur !
On ne revient point à la vie ;
Tous nos regrets sont superflus :
Mais les vœux, les vœux d'une amie
Devraient du moins être entendus.
Ah ! que ma voix ne parvient-elle
Jusques dans ton affreux séjour,
Au sein de la nuit éternelle
Où l'homme est plongé sans retour,
Où ne descendent point les larmes,
Où ne pénètrent point les cris,
Où les talens sont engloutis,
Où le rang, les vertus, les charmes
Tombent ensemble anéantis !

Quoi ! ce triste jour qui m'éclaire,
Tu ne le reverras jamais !
Il luit, malgré ma peine amère,
Et ne m'offrira plus ces traits
Où se peignait la plus belle ame !
C'est en vain que je les réclame :
La parque est sourde à mes souhaits.
Pour les mères, pour les amantes,
Elle fut toujours sans pitié,
Je le sais ; mais de l'amitié
Les prières attendrissantes
Devraient, de ses mains dévorantes,
Faire tomber le noir ciseau.
S'il est un mortel sur la terre
Digne d'échapper au tombeau,
Ce n'est point l'amant de la guerre,
Qui des humains est le fléau (*) ;
C'est l'ami vertueux, sensible,
Unissant au charme invincible
Des talens les plus précieux,
Mille autres dons que sous les cieux
En vain on chercherait peut-être.
Oui, les vrais amis devraient être
Immortels ainsi que les dieux.

(*) Cette Epître sur la mort du poète Dorat a été composée par madame de Beauharnais en 1780.

Mais Dorat a suivi Voltaire
Dans les abîmes du trépas ;
Il n'habite plus sur la terre ;
Je lui parle, il ne m'entend pas.
Hélas ! sa lyre enchanteresse,
Brillante même en ses écarts,
Sa lyre, chère au dieu des arts,
Ne chantera plus la tendresse ;
Et sur les rives du Permesse
On ne le verra plus choisir,
Entraîné par sa fantaisie,
Tantôt le myrthe du plaisir,
Tantôt la palme du génie.
On ne verra plus les Neuf Sœurs,
De ses talens énorgueillies,
Venir le couronner de fleurs
Au sommet du Pinde cueillies ;
Ses rivaux se croiront vainqueurs.....
Que dis-je ? ils ne peuvent t'atteindre ;
De tes nombreux imitateurs
Les efforts ne sont point à craindre ;
S'ils te reprochent des erreurs,
Va, ce sont eux qu'il faudra plaindre
O trop faible soulagement
Qu'offre à ma tristesse profonde
Le triomphe de son talent,
Quand il est disparu d'un monde
Où nous le cherchons vainement !

Si du fond des royaumes sombres
Il est vrai que les pâles ombres
Remontent pour quelques instans,
Et, de tristes crêpes voilées,
Autour de leurs noirs mausolées
Viennent errer de tems en tems;
Ah! daigne, ombre illustre et chérie,
Présente à mon ame attendrie,
Daigne recevoir ce serment:
Et puisse-t-il, hélas! te plaire;
Mon cœur, jusqu'au dernier moment,
D'une amitié pure et sincère,
Te gardera le sentiment;
Et dans ce cœur, dans ma mémoire,
Immortelle comme ta gloire
Tu vivras éternellement.

LETTRE
DE M. VIGÉE,
A Mme. DE BEAUHARNAIS.

J'ai reçu, Madame, les vers de Dorat et de Peray, que vous avez bien voulu m'adresser pour l'Almanach des Muses : vous y avez joint quelques-uns des vôtres ; et cet envoi, déjà très-précieux, acquérait un nouveau prix par la lettre charmante dont il était accompagné. Agréez l'hommage de ma vive reconnaissance. Je suis de votre avis, Madame, dans tout ce que vous dites sur le talent des amis que vous avez perdus.

Oui, c'est en vain qu'on les décrie
Ces deux poëtes gracieux ;
Qui de Lafarre, des Chaulieux
Nous retraçaient l'heureux génie,
Et seront immortels comme eux.

Dans ce siècle philosophique
Où l'on prend tout au sérieux,
Où le Pinde a quelques faux Dieux
Dont la muse scientifique
Aligne en style léthargique,
De grands vers bien sententieux,
Bien moraux et bien ennuyeux;
On ne croit plus devoir sourire
A ces traits fins, ingénieux,
Qui n'en valent souvent que mieux,
Quand c'est Momus qui les inspire.

On traite cela de bel esprit et de jargon : c'est avoir, ce me semble, le goût bien sévère et bien difficile, et je crois que Dorat et Peray, s'ils vivaient encore, riraient un peu de s'entendre appeler *poètes de salon*, de *boudoir*, par des hommes qu'ils pourraient, avec quelque raison, appeler *poètes de grenier* et *d'antichambre*.

Mais laissons nos graves penseurs,
Et nos pédans et nos rhéteurs
Ranger leurs bancs, faire leur classe,
Parler de l'esprit, de la grace,
Comme un aveugle des couleurs;
Laissons aux fanges du Permesse
Tous ces reptiles venimeux,
Petits serpens sifflant sans cesse,
Pour qu'on daigne s'occuper d'eux;

Laissons du moderne Parnasse
Les sansonnets s'égosiller,
Et tendre le bec au laurier
Qui fuit leur impuissante audace :
Laissons enfin les sots méchans,
Les sots jugeurs, les sots tranchans,
Médire en cercle, écrire en masse,
Fixer les rangs, marquer la place
De nos auteurs petits et grands,
Dont le plus petit les efface.

Tout ce qu'on dira maintenant, pour ou contre vos amis, Madame, c'est à peu près inutile. Le goût du siècle a pu changer, leurs jolis vers ne changeront pas, et tout ce qu'ils ont fait de louable restera en dépit de leurs détracteurs. Vous les regretterez, Madame, et je le crois ; mais vous les regretteriez un peu moins, si vous pensiez à l'état où ils trouveraient notre littérature actuelle.

Il vous suffirait de songer
A ces gascons du dernier ordre,
Qui, se plaisant dans le désordre,
Très-clairement nous font juger,
Et que pour vivre il faut manger,
Et que pour manger il faut mordre.

Ces Messieurs ne vous font pas l'honneur de vous consacrer quelques lignes dans leurs libelles, et j'en suis bien surpris.

Femme aimable et spirituelle,
Dans la carrière des talens,
Aux roses de votre printems,
Vous avez uni l'immortelle.
Votre sexe en parut jaloux;
Pouviez-vous craindre sa colère?
Vous étiez sûre de lui plaire
En lui disant du mal de nous.
Vous l'avez fait, c'était justice.
Les hommes! je les connais bien;
Et j'en conviendrai, sans malice,
Le meilleur vraiment n'en vaut rien.

Vous m'apprenez pourtant, Madame, que vous en réunissez quelques-uns chez vous qui ne sont point méchans. J'en pénètre aisément la raison.

Ainsi Ninon, aimable et belle,
Dans sa maison faisait la loi:
Il fallait, en dépit de soi,
Qu'on fût aimable à côté d'elle.

Je profiterai de l'offre obligeante que vous me faites. Oui, Madame, j'irai goûter les charmes de votre société. J'étais, depuis long-temps, un de vos admirateurs; je serais trop heureux si je pouvais me flatter d'être un jour au rang de vos amis.

Salut et respect.

VIGÉE.

RÉPONSE

De Madame **Fanny de Beauharnais**, *à l'Épître en vers et en prose de* **M. Vigée**.

Quand vous chantez mes immortels amis
Je crois les lire et même les entendre;
Vous avez leur accent, leur voix légère et tendre;
Au Parnasse comme eux, en conquérant admis,
Vous les ressuscitez, et ranimez leur cendre.
Comme eux, pour mon faible talent,
Avec quel art votre génie
Sait cacher qu'il est indulgent!
Encourager ma muse, hélas! non aguerrie,
Et lui prêter du charme en la chantant!
Par vous les beaux jours de ma vie
Me sont ainsi rendus; par vous je vois le tems
Retrograder quelques instans,
Et rendre l'espérance à mon ame ravie.
Mais qu'il est dangereux, le poétique encens!
Son parfum trop souvent a réveillé l'envie.
Peray! Dorat! ô vous, de mon printems
Le bonheur autant que la gloire!
Qu'ils sont doux, pour mon cœur, les célestes accens

Consacrés à votre mémoire !
Ah ! que ne peuvent-ils sur l'heure être entendus
De l'inflexible Dieu qui gouverne les ombres !
Tous deux vous me seriez rendus
Vainqueurs du noir Cocyte et des royaumes sombres.
Oui, ce qu'obtint du maître des enfers
La lyre divine d'Orphée,
Vous deviez l'obtenir pour prix de vos beaux vers ;
Et notre plainte alors pour jamais étouffée,
N'irait point, malgré nous, se perdre dans les airs ;
Mais Pluton fut toujours insensible aux mérites
Des Ovides par nous si justement pleurés.
Ah ! ne lui lisez vos visites (*)
Que le plus tard que vous pourrez ;
N'en faites point sur-tout à ce Dieu redoutable :
Vivez long-temps aimé, jeune et toujours aimable.
Si la messagère des Dieux
A Pluton cependant remettait votre Épître,
Et qu'il daignât rendre à nos vœux
Ceux que vous égalez, et même à plus d'un titre,
Comme je m'écrirais, avec tout l'univers,
Moins que vous triomphante et non moins fortunée :
Voilà vos plus aimables vers,
Et votre seconde journée (**) !

(*) Allusion au Poëme des Visites de M. Vigée.

(**) Allusion à une Épître de M. Vigée, intitulée *ma Journée*.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

PREMIER VOLUME.

AVANT-PROPOS. Pag. 1

Les Amours Magiques, Poëme en huit chants. 7

Avis de l'Éditeur. 151

La Nouvelle Folle Anglaise. 157

Psyché et l'Amour, Héroïde datée des Enfers. 201

Epître de Périclès ressuscité. A S. A. E. Monseigneur le Prince Primat. 215

SECOND VOLUME.

Avis de l'Éditeur. 5

La Marmote Philosophe, *ou* la Philosophie en Domino. 9

Lettre à M. Mercier, Membre de l'Institut. 162

Vers au général Bonaparte, au moment où le Peuple Français l'a nommé Consul à vie. 169

Vers au même. 171

Vers pour la Fête de l'auguste Joséphine. 172

Vers à madame Louis Bonaparte, sur son heureux accouchement. 176

Pag.
Romance sur la naissance du fils de madame Louis Bonaparte. 179
Couplets pour la Fête de la Princesse Caroline, Reine de Naples. 181
Réponse à des vers de M. de Laurencin. 183
Couplets pour la fête d'Amélie de Bavière. 185
Vers pour la naissance de la Princesse Impériale Auguste. 187
Réponse à des Vers de M. d'Estampes. 189
Vers à S. A. E. Monseigneur le Prince Primat. 191
Vers à M. le docteur Menuret. 192
Vers à S. A. E. Monseigneur le Prince Primat. 193
Vers au même. 196
Vers au même. 200
Vers à madame la Duchesse de Brunswick. 202
Vers à M. l'abbé de Mably. 204
Vers sur l'Amitié. 206
Vers à MM. les inquisiteurs d'Espagne. 209
Vers à madame la Princesse de Lubomircha. 213
Vers à M. Collé. 214
Vers à madame la Comtesse de Nantais. 215
Épître à Sapho. 217

TROISIÈME VOLUME.

Avis de l'Éditeur. 5
Histoire de Viorente et Octave. 7
Avis de l'Éditeur. 105

	Pag.
Éloge de madame du Boccage.	115
Vers à madame du Boccage.	134
Réponse de madame du Boccage.	135
Vers à madame du Boccage.	136
Vers à la même.	138
Vers à M. le Comte de Bulkeley.	140
Épitre aux Dames.	143
Alexis et Théone, *ou* l'Isle de la Félicité.	153
Lettre et Vers de Vigée à madame de Beauharnais.	200
Réponse de madame de Beauharnais à M. Vigée.	204

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.